

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La Jeune Cour de Belgique et les autres Cours continentales
 Ex-voto à Notre-Dame de Beauraing
 Saint Albert le Grand et la science positive
 L'idéal religieux des Grecs et l'Évangile
 Voyageons
 Les années tournantes
 La malle mystérieuse
 Culture allemande
 Paroles « dans l'air »
 Hiver mystique
 La crise française

Comte Hippolyte d'URSEL
 Thomas BRAUN
 Edgar DE BRUYNE
 Lucien CÉREFAUX
 Tristan BERNARD
 Philippe de ZARA
 Pierre BOUCHARDON
 * * *
 Fernand DESONAY
 Camille MELLOU
 Jean-Pierre MAXENCE

La Semaine

Hitler chancelier du Reich! Von Papen, ministre; Hugenberg, ministre; le chef des Casques d'acier, ministre!...

Les voilà servis, les pacifistes de toutes races, de toutes tribus et de toutes langues... On aimerait savoir ce que pense d'une Allemagne gouvernée par Hitler le bon religieux qui écrivait, le 25 décembre, dans la *Vie intellectuelle*: *Certes nous ne fermons pas les yeux aux violences nationalistes d'outre-Rhin ou d'outre-Monts. Nous entendons bien les cris de haine. Mais nous entendons aussi les voix pacificatrices: en Allemagne elles sont plus nombreuses que chez nous (en France), et parlent plus fort; les catholiques notamment osent dire et écrire publiquement ce qu'à peine, de ce côté-ci, on risque en conversation privée...*

Seulement voilà: l'Allemagne aux voix pacificatrices plus nombreuses qu'en France (!) n'a cessé de donner tort à ceux qui croyaient qu'on pouvait l'amadouier en cédant toujours. On céda... Et Hitler demandera plus encore. Puisse-t-il exiger l'impossible!...

Et pendant que le danger prussien s'accroît, que l'esprit de revanche se développe, que la menace antipolonaise se précise et qu'une guerre nouvelle se prépare ouvertement, la France, la France victorieuse, la France pacifique, se débat, lamentablement, dans une crise de régime.

Jamais — écrit Fr. W. Foerster dans le dernier numéro de sa revue *Die Zeit* — jamais encore la France ne fut gouvernée avec aussi peu d'intelligence qu'elle ne l'est aujourd'hui, alors qu'elle se trouve devant les plus graves problèmes. [...] Et voilà pourquoi, de plus en plus, la France en est réduite à s'effacer dans tous les domaines. Voilà bien la logique du système parlementaire.

Jugement d'un grand ami de la France demeurant à Paris, et qui déplore, plus que quiconque, cette carence française, principal artisan du réveil prussien.

* * *

A l'heure même où Hitler mettait la main sur les leviers de commande d'une Allemagne qui demain, sans doute, redeviendra impériale et hohenzollernienne, M. André Tardieu, ancien lieutenant de Clemenceau, l'un des principaux auteurs du Traité de Versailles, par trois fois chef du Gouvernement français, accusait publiquement la démocratie politique, telle qu'elle fonctionne en France, d'avoir fait perdre à son pays les fruits de la victoire. Certes un Charles Benoist avait déjà dénoncé avec vigueur les maladies de la démocratie. Porté par un homme qui fut mêlé toute sa vie aux luttes du forum, son témoignage était accablant. Mais combien plus décisive encore est la tragique confession de cet ancien chef du Gouvernement français, auquel tout le monde reconnaît des qualités d'intelligence, d'audace et d'énergie peu ordinaires.

Les luttes intestines de la démocratie française avaient attiré

l'invasisseur comme le gouffre appelle le torrent. L'agression teutonne échoua mais au prix de quels sacrifices! Dix-sept cent mille Français payèrent de leur vie les erreurs et les fautes de la III^e République.

Après la victoire remportée malgré d'absurdes institutions démocratiques — mises en veilleuse pendant la guerre et même complètement jugulées, à la fin, par la patte d'acier du Tigre — la Démocratie releva la tête. Pour aboutir à quoi? Écoutons la confession de M. Tardieu:

Tout ce qui, dans les traités de paix, comportait un échelonnement d'exécution est effacé: responsabilités de la guerre (février 1920); réparations (juin 1932); clauses militaires de sécurité (octobre et décembre 1932). La raison maîtresse de notre politique d'extrême conciliation ne peut plus être invoquée. On avait conçu l'espoir respectable de consolider en Allemagne un régime constitutionnel de liberté et de détente. Mais l'année 1932 a vu l'élément parlementaire, qui était demeuré au pouvoir depuis Weimar, remplacé par un gouvernement autoritaire qui a retrouvé l'esprit et le personnel d'avant 1914.

L'autre motif, également honorable, de notre politique, — le désir de rester d'accord avec nos grands alliés — n'a pas rencontré meilleur sort. En dépit de nos renoncements, nous ne sommes d'accord ni sur les dettes avec les États-Unis, ni sur les armements et la sécurité avec les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'Italie.

L'espoir de créer, pour l'organisation de la paix, une forte garantie collective, peut difficilement être conservé. La Société des Nations n'a réalisé ce qu'on attendait d'elle ni dans l'ordre politique, ni dans l'ordre économique. Elle n'a pas encore réussi à donner vie aux prescriptions de sa propre charte. Les intérêts et les droits de la France en ont gravement souffert.

Et voici qui est particulièrement à méditer par les croyants du Suffrage universel...

Enfin ces événements ont démontré que les moyens internes de notre politique ne suffisent pas aux exigences des problèmes de l'heure. La nature et la précarité de nos gouvernements, les modes de recrutement et d'action de nos assemblées, la puissance croissante des intérêts particuliers en face d'un État inapte à défendre l'intérêt général expliquent le trouble de nos finances et nos faiblesses internationales.

La démocratie politique — tout le monde censé décider également de tout — tue l'État. *Tant que l'État français — affirme M. Tardieu — demeurera dans l'anémie où il végète, il sera incapable de restaurer le sens des destinées permanentes de la nation.*

Comment être plus sévère pour un régime, que de le déclarer incapable de restaurer le sens des destinées permanentes de la nation? On comprend que M. Edouard Herriot n'ait trouvé, en réponse au réquisitoire de M. Tardieu, que le vieux cri: *Il faut sauver la République!*

A ceux qui reprocheraient à M. Tardieu de n'avoir pas opéré le redressement nécessaire alors qu'il était le chef du Gouvernement, l'ancien président du Conseil répond:

Je n'ai pas pu le faire comme chef du Gouvernement. Car les données d'évidence manquaient alors et l'opinion publique encore inerte et satisfaite ne se serait pas prêtée à l'anticipation. Qu'entreprendre d'ailleurs, lorsqu'on occupe le pouvoir une fois trois mois, une fois neuf mois, une fois dix semaines? Je n'ai point cherché à le faire, depuis qu'un déplacement de 300 000 suffrages sur 10 000 000 m'a écarté du pouvoir, parce que je voulais que les faits parlassent d'abord.

La situation présente ne peut pas durer,

Et que propose M. Tardieu pour empêcher que les hordes teutonnes ne reprennent le chemin de Paris?

De 1871 à 1914, l'Allemagne a appliqué à la France la formule de Hegel que l'Etat supérieur doit absorber l'Etat inférieur, et cette minimisation de notre valeur fut, il y a dix-neuf ans, une des causes qui la décidèrent à risquer la guerre. Gardons-nous de recréer la même atmosphère!

L'Union nationale? Elle n'a duré ni après Clemenceau, ni après Poincaré.

Or, nous avons besoin d'un remède dont l'effet dure. En face d'un Parlement qui tend naturellement, selon la loi de l'histoire, à devenir une caste et à se fermer, comme toutes les castes, en courtisant le corps électoral comme on courtisait Louis XIV à Versailles, une réforme organique est nécessaire qui rééquilibre les pouvoirs. Les assemblées et le pays lui-même ont à reviser le statut de leurs rapports.

Et M. Tardieu suggère :

¹ Pour libérer la Chambre de la pression des oligarchies électorales, lui retirer l'initiative en matière de dépenses;

² Pour assurer aux Pouvoirs publics plus d'indépendance et de dignité respectives, en leur apportant des garanties de durée, décider que la chute du cabinet entraînera de droit, si le chef du Gouvernement le demande, des élections générales, et augmenter sensiblement la durée du mandat législatif;

³ Pour équilibrer le pouvoir devenu excessif des assemblées parlementaires par celui de la nation elle-même et permettre à la démocratie de statuer non seulement sur les hommes, mais aussi sur les choses, instituer le referendum en y associant le suffrage des femmes;

⁴ Prononcer l'incompatibilité de certaines doctrines publiquement professées et du service de l'Etat. Quand on se proclame résolu à démolir l'ordre existant, on n'est pas qualifié pour le servir. C'est là simple question de bonne foi.

On ne peut se défendre de penser que si la critique antidémocratique de M. Tardieu est forte et convaincante, les remèdes proposés paraissent bien anodins et ne s'attaquent pas aux sources mêmes du mal : le régime électif. Comment d'ailleurs espérer que le Parlement français limitera lui-même sa compétence et son autorité? Il y faudra, un coup d'Etat, une révolution antidémocratique. M. Charles Benoist a fini, lui, par se rallier avec éclat à la restauration monarchique. M. Tardieu croit encore que le sursaut pourra venir des masses...

La démocratie politique nous paraît incapable de se guérir elle-même. Ce n'est pas « dans sa ligne », mais en réaction contre elle que se trouvera le salut. Or, le sort de l'Europe dépendra d'une renaissance française. Nous n'avons cessé de le dire ici. L'avènement de Hitler, c'est-à-dire une France plus menacée aujourd'hui qu'hier, rend plus angoissante encore la question que se pose quiconque est préoccupé du sort de la civilisation occidentale : quand donc la France se ressaisira-t-elle?...

* * *

Citons encore la fin de la conférence de M. Tardieu :

Nous sommes les liquidateurs forcés des abus dont le libéralisme et le matérialisme ont marqué le dernier siècle. Rappelons-nous la parole attristée de Lincoln : « Y a-t-il donc fatalement un élément de faiblesse dans la nature de toute république? » Si cet élément existe, sachons, à temps, le neutraliser. On ne conduit une évolution qu'en la devançant. Et c'est quand une civilisation politique paraît encore puissante qu'il convient de discerner les signes annonciateurs de sa ruine.

Pour cet effort nécessaire, sur qui s'appuyer? Non point, de toute évidence, sur les bénéficiaires ni sur les instruments des us et des abus en vigueur : car ils sont marqués d'un pli professionnel qui ne pardonne pas, comme jadis les sophistes d'Athènes, les affranchis du Bas-Empire, les leudes d'Austrasie et les bonnets carrés des anciens parlementaires.

C'est donc aux profondeurs de la nation que les Pouvoirs publics, gouvernement et assemblées, devront chercher le ressort du sursaut, c'est dans les masses encore indéfinies et toujours lentes à se mouvoir, qui se croient maîtresses de leur sort et que manœuvrent les oligarchies. Il s'agit une fois encore de dégager ce tiers parti, qu'on a trouvé, pour sauver la France, après la Ligue, la Fronde, après la Terreur, après la Commune, — ce parti dont le cardinal de Retz a dit que « nul au commencement et au milieu des grandes crises, il pèse le plus à la fin ». Le commencement de la crise est dépassé; travaillons dès maintenant pour la fin!

L'immense majorité des Français n'a plus que mépris pour le personnel politique de la République. Les masses sont-elles prêtes à abdiquer leur souveraineté illusoire? Sont-elles mûres pour accepter de n'être plus le Peuple proclamé Souverain, mais

seulement le peuple bien gouverné par des chefs dont l'autorité ne dépendra plus de l'élection populaire et donc d'une surenchère de mensonges et de tromperies?

Jean, duc de Guise, « petit-fils de saint Louis et d'Henri IV » vient d'adresser aux Français un Manifeste qui complète la confession de M. Tardieu en affirmant que, seule, une restauration monarchique est capable de sauver la France.

En 1933 — écrit le duc de Guise — les Français travaillent un jour sur trois au profit du fisc, mais l'Etat, qui avait 10 ministres en 1880, en a 29 aujourd'hui.

Les besoins d'argent que l'Etat s'est créés le portent à mettre les mains sur toutes les forces encore libres de l'activité nationale, à fonder des offices nouveaux, à préparer d'autres monopoles, à confisquer les héritages. Ses concessions périlleuses à l'étatisme international de Genève l'amènent à sacrifier nos agriculteurs, nos industriels, nos commerçants et à subir de honteux rabais sur la défense du pays.

Il faut que vous sachiez ce que l'on vous dissimule avec soin :

Anciens combattants, pensionnés, fonctionnaires, satisfaction pourrait être donnée à vos justes revendications, et vous contribuables, vos feuilles d'impôts pourraient être réduites dans des proportions énormes; cela, sans recourir à des emprunts socialistes qui feraient l'inflation et la vie chère.

Il suffirait que l'Etat restituât à l'initiative privée, réorganisée sous sa surveillance, avec un scrupuleux respect de tous les droits acquis, des services tels que : une bonne part de l'enseignement, les assurances sociales, les chemins de fer, les téléphones, sans parler des allumettes, des tabacs et de tant d'affaires qu'il gère mal et qui ne le regardent en rien.

Qu'est-ce qui s'oppose à ce retour d'activité prospère?

Uniquement le règne des partis, le régime électif sur lequel est fondé l'Etat républicain et, derrière ses factions, la finance internationale qui les subventionne et les manœuvre à son profit.

En 62 ans, malgré l'effort d'esprits souvent distingués et dont les intentions furent droites, ce régime a complètement montré son impuissance.

A cette heure critique, pour une opération chirurgicale telle que la séparation de l'étatisme et de l'Etat, une dictature s'impose, mais celle de la monarchie, non celle des partis, non celle d'un élu des partis, où se retrouverait toute la corruption du parlementarisme avec le despotisme en plus, et qui donnerait vite un nouveau tour de vis à la vieille machine de la centralisation qui vous asservit et vous dépouille.

La monarchie n'est pas un parti. Elle ne naît pas des querelles électorales.

Elle seule peut en finir avec le système de confusion où, tout le monde s'étant mêlé à tort et à travers des affaires de l'Etat, l'Etat s'est pareillement mêlé des affaires de tout le monde.

Je représente les principes qui rendront à l'Etat la plénitude de l'impartialité, de l'indépendance et de la stabilité.

Il semble en effet certain que la réforme du régime ne s'opèrera, en France, que par une dictature. Le meilleur atout de la révolution fasciste fut la royauté. Le Duce pouvait conserver la clef de voûte. Si un homme se lève en France, demain, soutenu par une opinion publique dégoûtée d'un régime corrompu et corrupteur, pourra-t-il restaurer son pays et rallier les forces vives de la Nation sans une « monarchie » placée au-dessus et en dehors des divisions intestines et des intérêts particuliers?

La Jeune Cour de Belgique

et les autres Cours continentales

Dans quelques jours, paraîtra, chez Plon, à Paris, un livre : La Cour de France et la Cour de Belgique 1832-1850, dont l'auteur, le comte Hippolyte d'Ursel, a eu l'amabilité de nous communiquer le chapitre suivant, qui est inédit.

Cet important ouvrage est composé, pour la plus grande part, des lettres que Louise-Marie, première reine des Belges, écrivait à sa famille, qui régnait alors sur la France.

La jeune Cour belge ne prit que lentement sa place parmi les autres Cours ; car seule celle d'Angleterre lui fut amie dès le lendemain de l'élévation au trône du roi Léopold.

La révolution s'était faite contre Guillaume d'Orange, gendre du roi de Prusse et beau-frère de l'empereur Nicolas. Il y avait là déjà de quoi bien indisposer Berlin et Saint-Pétersbourg.

Mais le mariage du roi Léopold avec la fille de Louis-Philippe ne pouvait qu'éloigner davantage de lui les trois Cours absolutistes qui, réunies dans la Sainte-Alliance, avaient, en 1815, rétabli sur le trône la branche aînée des Bourbons.

Dans les occasions où les souverains de Prusse, de Russie et d'Autriche se rencontraient, des propos violents étaient tenus. La Reine rapporte, le 17 octobre 1833, à sa mère, ce que le prince Louis de Rohan lui a raconté de l'entrevue de ces Majestés à München Graetz.

L'empereur de Russie fait chaque jour des rodomontades qui dépassent toute croyance. Il ne parle de rien moins que d'envoyer ses légions en Espagne pour soutenir les bons principes, et de leur faire traverser bon gré mal gré la France. Il était très batailleur et très monté. Si l'Empereur provoquait une bonne fois la France et l'Angleterre, l'empire de Russie serait mis à fin, et une Pologne reconstituée sur de larges bases.

Le même prince de Rohan raconte des choses analogues en revenant de Tœplitz, deux ans plus tard.

Il dit que les Russes visent hautement la dictature de l'Europe et que l'empereur Nicolas veut imiter Napoléon. Ceux de ces messieurs qui se trouvaient à Carlsbad vantaient insolemment ce projet. (16 octobre 1835.)

En 1841, les dispositions demeuraient également hostiles.

Il paraît que l'empereur Nicolas s'est répandu encore en grossières injures contre le Père et sa famille. Heureusement que les injures de ce barbare nous touchent très peu, et même son hostilité nous rend plus national. (14 novembre 1841.)

Toutefois, d'après la Reine, la limite de ce qui est supportable serait atteinte.

Elle écrit le 7 janvier 1842 :

Il serait bien plus digne de rappeler de Russie nos agents (français) et de n'y laisser que des consuls, plutôt que d'étaler à tous les yeux cette guerre à coups d'épingle dont nous devons laisser la petitesse

à l'autocrate. Elle est indigne d'un Etat de premier ordre comme le nôtre.

Le 10 novembre 1842 :

Les nouvelles de Russie intéressent beaucoup Léopold. Je ne sais si Nicolas est fou véritablement, mais je suis convaincu qu'il a aussi ses peines et ses tribulations.

Il y a bien plus de parité et d'égalité dans les situations de ce monde qu'on ne le croit généralement.

Malgré l'entente cordiale qui existait alors entre la France et l'Angleterre, Nicolas ne put se soustraire à l'obligation d'une visite à Londres, en passant par La Haye où régnait sa sœur, femme de Guillaume II. La Reine raconte à ce sujet que :

Nicolas, dont la manie est de surprendre tout le monde, a passé la nuit dans un bouge près de La Haye, et a envoyé un courrier pour arriver au palais à 2 heures du matin.

Il est arrivé si à l'improviste que les attachés de la légation ont eu à peine le temps de couper leurs cheveux, l'Empereur prohibant barbe et longs cheveux comme modes françaises. (1^{er} juin 1844.)

Il s'arrêta à peine à La Haye, car la reine Louise écrit le 3 juin à sa mère :

Victoria a écrit que Nicolas est arrivé la nuit chez Brunnow (1). Albert a été le chercher pour l'entrevue. Il a bonne mine et d'aimables manières.

Il est arrivé dans un mauvais moment, carambolant avec le roi de Saxe. Il a été reçu froidement en Angleterre : mais y a fait impression.

La Reine raconte la suite de ses pérégrinations.

Nicolas a été à Rome et le Pape lui a parlé sévèrement sur l'atroce persécution faite en Russie aux catholiques. (29 décembre 1845.)

Elle répond à sa mère le 12 janvier 1846 :

Ce que vous me mandez du Nicolas ne m'étonne point. Son hostilité pour l'excellent Père va croissant à mesure qu'il dément ses prophéties. Il avait refusé antérieurement de recevoir le duc de Bordeaux. Je vois par les dépêches qu'il l'a vu longuement et lui a rendu aussitôt sa visite. Il a peu plu à Vienne.

Du côté prussien on bouda moins longtemps la Belgique.

En janvier 1842, le roi de Prusse décida son voyage en Angleterre dont Flahaut (2) dit qu'il donne beaucoup d'humeur à Metternich.

Le roi Léopold alla le saluer à son passage à Ostende, et la Reine dit de cette rencontre :

Léopold est content de son entrevue avec le roi de Prusse. Il a été

(1) Baron de Brunnow, ministre de Russie à Londres.

(2) Ambassadeur de France à Vienne.

très bon enfant et très confidentiel. (22 janvier.) Dans cette entrevue qui a duré près de trois heures, le Roi a abordé tous les sujets politiques, même les plus délicats, et a parlé à Léopold très sagement et très bien. (23 janvier.)

Léopold a été très content de tout ce qu'il a dit d'aimable et de bienveillant sur l'excellent Père et la famille.

Frédéric-Guillaume ayant annoncé qu'il s'arrêterait à Laeken en revenant de Londres, la Reine écrit, le 2 février 1842 :

La visite du roi de Prusse m'embarasse plutôt, je l'avoue. Je m'en serais volontiers passée : d'autant que je suis, peut-être par fierté, parfaitement indifférente à la grossièreté ou à la politesse de ces princes étrangers. L'une ne peut nous beaucoup flatter, l'autre ne saurait nous atteindre. Je voudrais qu'on ait ce principe un peu plus présent à Paris. Il éviterait des embarras et des déboires. (3 février 1842.) A l'arrivée du roi de Prusse, je me retirerai chez moi, et il y aura bobinette de rois jusqu'à une ou deux heures. (4 février.)

Il y eut, en effet, « accolade de rois, comme dit Nemours ».

Au dîner, Frédéric-Guillaume fit à la Reine de nombreuses questions sur sa famille :

J'ouvrais la marche avec le Roi, que nous avons placé entre nous. Léopold suivait avec la duchesse d'Arenberg : le duc avec M^{me} d'Arnim. Il avoua qu'il aurait bien voulu passer par Compiègne pour voir le Père : « On a tant à se dire en pareilles occasions. »

C'est un grand, gros homme, parfaitement Allemand. Sa tournure, presque cléricale, manque de dignité : les manières sont naturelles et ouvertes, il a presque un regard d'aveugle. Léopold a développé son thème, qu'il est de l'intérêt des puissances d'aider le Père au lieu de lui créer des embarras. Le Roi a exprimé le désir de voir peu à peu disparaître cette espèce de mur de séparation élevé par les puissances contre la France...

Le détour de Laeken, fait par le roi de Prusse, était poli, mais peut-être intéressé. Il voudrait attacher la Belgique à l'Allemagne, mais sa politesse ne changera pas les sentiments de Léopold (1)... (6 février 1842.)

Frédéric-Guillaume ayant réuni à Aix-la-Chapelle, la même année, au mois de septembre, tous les princes allemands, le roi Léopold lui rendit là sa visite de février. La Reine décrit la réunion comme suit :

A Aix-la-Chapelle, hier, il y avait un véritable racûl de rois et de princes. Le roi de Wurtemberg, qui a été le plus froid de tous, la princesse de Prusse, Charles, Albert, Frédéric et Auguste de Prusse; le prince Charles de Bavière, l'archiduc Jean, le neveu d'Hélène (prince Ernest de Saxe-Cobourg); le jeune grand-duc de Schwerin, le prince héréditaire de Bade, celui de Strelitz, plusieurs princes de Wurtemberg, Georges Cambridge, etc. Le roi de Hanovre n'était pas à Aix-la-Chapelle; vous savez qu'il a manqué mourir à Dusseldorf.

Léopold est resté deux heures au Dom pendant qu'on montrait les reliques au roi de Prusse. Il a ensuite été faire visite à ce dernier, et, malgré ses instances pour rester dîner, il a pris congé et est revenu à Liège.

Jusqu'en 1845, la reine Louise n'eut pas d'autre contact personnel avec les membres des Cours germaniques que sa rencontre de février 1842 avec le roi de Prusse. Au mois d'août 1845, la reine Victoria ayant résolu de se rendre au berceau des Cobourg, ce voyage fut l'occasion de grandes réunions princières auxquelles le roi Léopold et la reine Louise prirent part. C'était, pour les deux couples royaux, un pèlerinage familial identique.

(1) Voir au chapitre XII le développement de la pensée du roi de Prusse. Le baron d'Arnim, son ministre à Bruxelles, travaillait activement à rattacher commercialement la Belgique à la Prusse.

Toutefois, la Reine, née Française, n'entrevoit pas sans une émotion naturelle la perspective d'aller fouler la terre allemande. Elle traduisit à sa mère cette émotion, le 13 août, par ces mots charmants :

Je vous écrirai demain d'au delà du Rhin. Dites à l'excellent Père que je n'oublierai pas, sur la rive opposée, que je suis sa fille.

Les souverains anglais s'étaient embarqués pour Anvers le 3 avril. Le roi et la reine des Belges, avec leurs enfants, les attendaient à Malines, et les accompagnèrent jusqu'à Liège. Victoria continua vers Cologne et s'arrêta au château de Bruhl où le roi Léopold et la Reine la rejoignirent, le 14, pour la première des réunions princières. On était quarante au « familial Tafel », écrit la Reine. Elle cite le roi de Prusse, la reine et tous les princes : l'archiduc Frédéric, vice-amiral, fils d'une princesse de Nassau-Weilburg; le prince Guillaume de Prusse, grand ami du roi Léopold; la duchesse d'Anhalt-Dessau; la duchesse Eugène de Wurtemberg, née Lippe.

Le 15 août, les invités partirent en chemin de fer pour Bonn, puis de Bonn pour Coblenche en bateau. Les souverains belges furent logés au palais de Coblenche, et les souverains anglais au château de Stolzenfels où avaient lieu les réceptions, si nombreuses qu'elles « comportaient quatre toilettes par jour ». Là parurent quelques nouvelles figures : le prince et la princesse de Darmstadt (fille de Guillaume de Prusse), le duc d'Anhalt-Gœthen, le prince et la princesse de Metternich.

Tout le monde est toujours extrêmement aimable pour moi, écrit la Reine, de Coblenche, le 16.

Le 20, les souverains belges partirent pour Cobourg, afin d'y précéder et d'y recevoir Albert et Victoria.

Là cercle de famille plus restreint, comprenant les Hohenlohe, les Reuss, la duchesse de Kent, les Mensdorff, le grand-duc de Weimar, la grande-duchesse et le prince héréditaire, le grand-duc de Bade. Et quand tout ce monde se fut dispersé :

Léopold a eu la bonté de me prendre avec lui, et de me faire faire le tour de la ville, me montrant tous les souvenirs de son enfance, la maison où il est né, son petit jardin qui existe encore, le tir où on tirait à la cible, etc. Cette course m'a fort intéressée, comme vous pouvez penser...

Le séjour des souverains belges à Gotha dura jusqu'au 27; la Reine écrit de là, le 26 :

Victoria part toujours demain pour Rheinartsbrunn, avec Ernest et Alexandrine (duc et duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha); et le gros de la caravane ira droit à Gotha. Il y a la bagatelle de trois cents chevaux de commandés.

Ses dernières lettres d'Allemagne et celles qu'elle écrit à son retour de Laeken contiennent ses remarques générales.

Tous les Allemands ont le plus grand désir de voir Paris... Victoria a été bien bonne pour nous. Elle ne nous a pas un instant reniés dans le camp opposé, et n'a caché à personne sa grande affection pour le Père et pour la famille, dont elle a toujours parlé à tous aussi nettement qu'elle eût pu le faire aux Tuileries... Les Metternich ont été et ont voulu être très polis. Mais ils étaient embarrassés, et je sais de bonne source qu'ils sont indignes pour nous. (27 août.)

En général, on a été excessivement bienveillant pour nous partout, et particulièrement dans les pays catholiques et sur les bords du Rhin. A la messe à Coblenche, ce fut une sensation dont j'ai été presque embarrassée; et, à Cologne, nous avons été l'objet de l'empressement et de la curiosité la plus bienveillante. J'ai été, du reste, assez amusée de la curiosité et de l'espèce d'intérêt mêlé de crainte que tout ce qui est Français excite partout, et de l'examen minutieux auquel on vous soumet. (5 septembre.)

C'est par embarras et sentiment de leurs propres torts que le Roi et la Reine (de Prusse) m'ont si peu parlé de vous et du Père. (16 septembre.)

Particulièrement aimables pour nous et la famille ont été le prince Guillaume, frère du Roi (1), et le prince Frédéric, son cousin. Il est impossible d'être plus aimable. Le prince Guillaume a un culte pour le Père, et ne s'en cache pas. Il me l'a exprimé tout haut devant tout le monde, et m'a parlé des obligations que lui avaient l'Europe et le monde dans des termes qui m'ont touchée.

Mais je suis fâchée de devoir dire que la plus grande hostilité contre nous vient de la Maison d'Autriche, et que nos ennemis les plus irréconciliables sont là. Quant à Metternich, il est indigne; et je sais de bonne source qu'il nous fait tout le mal qu'il peut.

Il n'y a pas eu de Conférence diplomatique du Rhin. Si Léopold ne lui avait pas procuré une entrevue à Stolzenfels, Metternich n'eût pas seulement vu Aberdeen (2).

Metternich s'est fait présenter à moi par l'archiduc Frédéric et a été très poli. La princesse de Metternich a voulu l'être. Je lui en sais gré; mais j'ai rarement vu une personne plus commune. Les deux filles ont l'air impertinent, désagréable, et ont au plus haut point le mauvais genre viennois. (6 septembre.)

Le succès de la plage d'Ostende, où la Reine faisait des séjours annuels, contribua à rendre ses rapports avec les princes étrangers plus fréquents.

En 1846, le 14 août, elle y arrive venant d'Angleterre.

Au réveil, billet de la princesse de Bavière; puis visite du prince Frédéric de Prusse et de son fils Georges, de la princesse Théodolinde, du prince Emile de Hesse, du prince et de la princesse de Hohenzollern.

Il y a en ce moment à Ostende un vrai « round de princesses ».

Comte HIPPOLYTE D'URSEL.

Ex-voto à N.-D. de Beauraing

Beauraing — de *bellus ramus* — beau rameau de l'arbutus rose qui couronne la grille argentée du couvent pour placer, à la route, l'endroit idéal, le point astronomique fixé par le sextant céleste et vers lequel convergent chaque soir, en même temps que les yeux émerveillés des enfants, les milliers de regards avides — mais indignes — de découvrir, eux aussi! l'invisible...

De même que sur un sommet voisin, les ruines du moulin de Villers fixent, pour les cartes militaires, le lieu géodésique.

Beauraing — du pays des grottes, grottes de la Lesse, de Rochefort et de Han — merveilles splendides mais stériles, à côté de la médiocre et vulgaire réplique de celle de Massabielle, appuyée au talus, plus noircie jusqu'ici de la fumée des locomotives que de celle des bougies.

Stalactites de cire, désormais!

Dans cette terre wallonne, gouailleuse, sceptique et ingrate, milieu amendé par les prières, comme le sol par de patientes et inlassables fumures...

Ce fin matin de décembre, nous arrivons par la Meuse — roseaux,

buée transparente et lumineuse, façades des maisons grises, si justes et proportionnées, dépouillées du falbala des glycines, des vignes vierges, des ampélopis et des crimpson...

Maredsous... Hastière-par-delà et son émouvante basilique romane, sur la berge... Courbes du fleuve, roches aux corneilles, bientôt dominées.

Sur la route qui vient de Dinant et Falmignoul, hauteurs d'où les pièces autrichiennes tenaient Givet...

En pivotant, je devine aux horizons, *Froidfontaine*, sa grotte de Lourdes sous le tilleul centenaire — *Marlouzin*, sa chapelle de N.-D. des Grâces, où l'on vient de toutes les Ardennes — *Mesnil-L'Eglise*, celle de N.-D. de la Salette, élevée par Marie-Louise d'Orléans, reine du domaine sans égal où le chêne de *Ferage* abrita longtemps la statuette que fleurissaient, aux soirs des grandes vacances, nos bouquets mauves de colchiques, — *Pondrôme*, sa réplique taillée du chêne de N.-D. de Foy, — *Eclaye*, sa chapelle dite du *Rosaire* dès le XVII^e siècle...

Devant nous, Baronville, et bientôt la plaine de la Basse-Famenne, terre privilégiée, doucement étale et incurvée depuis Marche, prairies et peupliers, entre les deux versants de schiste, qu'ornent, cierges noirs, les fuseaux de genévriers.

Equipages de la duchesse d'Ossuna, dont les souvenirs, comme les ruines et les grosses tours du château, règnent encore sur le pays, jusqu'aux pavillons de Bièvre, où remontaient, retraite prise, sur leurs chevaux fourbus, cor en bandouillère, les veneurs balancés.

Mais aujourd'hui, quelle autre souveraine!

Sur l'aubépine prédestinée, si frêle près du hêtre et du tilleul, à l'endroit même où, en ce bout de l'an, la Supérieure nous montre une mésange bleue, qu'ont-ils vu, les deux Gilberte, Andrée Degeimbre, Fernande et Albert Voisin? Cette jeune femme infatigable, lumineuse, auréolée, vêtue de blanc, avec des reflets bleus perdus dans les festons de la robe, et dont ils ne savent si elle est debout ou agenouillée — est-ce la Mère de Dieu ou sa fiction?

D'autres en décideront. Mais je la prie, à tout hasard, et sans risque. Sous ma seule responsabilité. S. G. D. G.

Le poète de Bernadette m'écrit bien : « Ces états n'ont pas le bel et gracieux équilibre que les maîtres de la mystique réclament de ceux qui sont ainsi favorisés. Méfie-toi fortement. Ne t'emballe pas ». Eh! non. Pourquoi ne pas croire, avant les preuves? Quel mérite, après?

Progrès sur mon saint patron.

En savent-ils davantage, ces quarante morticoles, dont les plus croyants se voulaient les plus sceptiques et auxquels Albert Voisin, tel Jésus au milieu des Docteurs, répondait, dans le parler conventuel, avec une si candide et impressionnante simplicité?

Faut-il choisir entre les psychiatres et la piétaille?

Reprenre le cas dans les *Annales de la Salpêtrière*, ou me mêler aux petites troupes qui, à vespres, descendent des villages circumvoisins pour y remonter, chaque nuit, au chant des cantiques, derrière la lanterne basse?

Ah! sans doute, celui-là qui opine si aisément pour le diable n'est pas à court.

La Sainte Vierge ne se serait pas, pour dire si peu, dérangée trente-trois fois! On ne reconnaît ni son accent, ni son style. Que de lacunes! Pas de but, comme à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, à Fatima. Ni, comme là, de cadre digne de la Reine du Ciel. Quel endroit sordide, au pied du talus, près de la route, du viaduc, ce maigre buisson, cette grotte misérable, comparés aux solitudes ensoleillées de plaines ou de montagnes. L'attitude de la Vierge est discordante et en dehors des traditions et de « ses habitudes »! Quand elle apparaît le soir, elle oublie qu'elle est l'Étoile du matin et manque de bonté envers ceux qu'elle retient dans l'obscurité.

(1) De Prusse.

(2) Ministre des Affaires étrangères d'Angleterre.

et parfois vainement. Comble! Indice de l'intervention démoniaque, n'a-t-elle pas promis de convertir les pécheurs, ce qui serait contraire à toute « l'économie évangélique » et un encouragement au péché par l'impunité! Quant aux enfants, les uns paraissent trop intelligents, trop malins, les autres trop irrespectueux quand ils se chamaillent « pour mieux voir... »

Que n'ai-je, médocastre, le rire de Molière!

Et pourquoi donc. — *Mater admirabilis, Virgo potens, Virgo clemens, Speculum justitiae, Sedes sapientiae, Salus infirmorum, Consolatrix afflictorum, Auxilium christianorum, Regina sacratissimi rosarii, Regina pacis, Rejugium peccatorum, Mater boni consilii, Virgo prudentissima*. — pourquoi n'es-tu pas d'abord passée à sa consultation, entre 4 et 6 heures?

Ah! il t'aurait prescrit la recette et la formule! Il te l'aurait montée, l'apparition! (Serait-ce lui peut-être qui, l'autre soir, parmi les diplômés, les prud'hommes et les sages-femmes qui nous bousculaient devant la grille, alors que la Vierge les faisait encore attendre à 7 h. 1/4, se plaignait du manque d'organisation?)

Le 15 août, au lever du jour, par beau temps, au sommet de la Belgique, à la Baraque-Michel, tu te serais montrée à deux bergères d'âge moyen, pieuses, édifiantes, autant que raisonnables, de vieille souche catholique, avec une auréole bien marquée et le rosaire en évidence. Tu leur aurais parlé — en flamand, mais elles auraient compris (premier miracle) — du salut du pays, et peut-être confié le remède à la crise, par la grande pénitence, la vraie. Tu aurais annoncé que le Souverain Juge serait sans pitié pour les pécheurs et qu'ils ne devaient pas compter sur Sa miséricorde pour se convertir.

Sans doute, t'aurait notre contr'enyoûté engagée — pour rester dans la tradition — à ne pas reculer devant un second miracle, plus fort (gradation d'usage). Une résurrection, si possible.

Au moins, alors, étais-tu certaine de réussir et le déplacement trouvait-il sa raison d'être... La séance aurait d'ailleurs recommencé — selon un programme précis, et à heure fixe, par graicuseté pour les automobilistes.

Et Spa, qui l'aurait mérité mieux que Beauraing, allait trouver dans un pèlerinage si sûrement parti, une recrudescence de visiteurs. Quel bien à faire — moral et physique — chez les joueurs et les curistes!...

Voilà les conditions, les canons d'une bonne apparition.

Pauvre petite Vierge de Beauraing, tu t'y es donc bien mal prise. Mais est-il trop tard?

Apparaît donc à ce malheureux pour l'éblouir, l'aveugler de ta lumière, de ton éclat! Tu es trop d'amour pour vouloir plus longtemps son égarement.

Je crois en ma bénigne Dame de Famenne et d'Ardenne. E. si j'ai été trompé par le mirage d'un miracle, heureux mirage et bonheur d'avoir cru!

THOMAS BRAUN.

Vient de paraître :

Aux Editions Spes, rue Soufflot, Paris.

A. DE PARVILLEZ, S. J. : *La Joie chrétienne*, radio-sermons, août 1932.

On ne trouvera ici, comme l'avant-propos nous en prévient, aucune recherche de l'effet. Le seul but du conférencier a été d'atteindre directement les âmes, avec le plus de clarté et de simplicité possible, et de leur apporter lumière et consolation.

L'auteur, qui est Montois et, par conséquent, de nos compatriotes, se trouve être, en ce moment, l'un des meilleurs critiques littéraires catholiques de France. On ne s'étonnera pas, en lisant ses radio-sermons, que le prédicateur se sente du littérateur et que de belles citations des grands auteurs viennent souvent appuyer l'argumentation du théologien.

Saint Albert le Grand et la science positive

La récente canonisation de saint Albert le Grand a attiré l'attention du monde catholique et du monde savant sur cette illustre figure du moyen âge. Partout de grandes solennités — quelques-unes très récentes — ont célébré le nouveau Docteur de l'Eglise et des livres nombreux ont rappelé la vie et les mérites de cet Universitaire admirable.

Parmi ces ouvrages, celui de M. A. Garreau mérite une mention toute particulière (1). Écrit dans une langue pure et claire, s'inspirant des meilleures sources et des travaux modernes les plus scientifiques, bourré de références justificatives, composé avec l'aide avouée de quelques spécialistes, faisant montre d'un sens critique très averti, et *last not least*, préfacé par le T. R. P. Mandonnet, ce livre qui retrace la biographie fidèle — et, Dieu merci, nullement romancée — du maître médiéval, mérite de servir de guide à tous ceux, qui, en langue française, désirent approcher du sympathique saint Albert.

Quel dommage, toutefois, que les innombrables renseignements et traits épars dans ce beau volume ne se trouvent pas réunis dans une synthèse concentrée qui fasse revivre, non pas la *vie* dans le temps, mais le *caractère* profond du Docteur si humain! Car c'est par son humanité — sanctifiée — plus que par les circonstances extérieures de sa vie que le Maître Universel nous touche. Homme, il appartient à la catégorie de ceux qu'on appelle « savants » : le Pape le proclame même patron de la Science. Que peut signifier ce titre magnifique attribué à un moine mystique du moyen âge « ténébreux » (comme on persiste à dire dans certains milieux « éclairés ») aux yeux de nos chercheurs de laboratoire et de nos mathématiciens contemporains? Les réflexions qui suivent et qui s'appuient toutes sur des données historiques — la plupart utilisées aussi par M. Garreau, par Denifle, Mandonnet, Grabmann, De Wulf et d'autres — contribueront peut-être quelque peu à la solution de ce problème.

* * *

Au temps où Albert de Lauingen ou de Bollstatt débute dans l'enseignement, les écoles occidentales sont pour ainsi dire submergées sous les flots d'énormes systèmes scientifico-philosophiques d'origine arabe, juive, grecque. Tout à coup on se rend compte sur une échelle assez vaste, qu'il existe une opposition très grande entre les vues scientifiques des non-chrétiens et les doctrines à peu près exclusivement ecclésiastiques du haut moyen âge. Une tempête formidable ébranle l'Europe occidentale. Plusieurs font naufrage et beaucoup flottent désemparés. « L'esprit d'Aristote, dit un contemporain, remplace dans de nombreux cœurs l'esprit du Christ. » Il en est qui pris d'effroi devant les dangers qui menacent les âmes se dressent avec vigueur et protégés par l'Autorité suprême contre tout ce qui n'est pas conforme à la tradition des Saints Pères.

C'est dans ces circonstances qu'Albert le Grand, hardi comme un génie et prudent comme un homme de Dieu, essaie de concilier des tendances contradictoires. Certes, d'autres avant lui s'étaient inspirés d'Aristote; mais lui, il ose non seulement faire connaître le Philosophe dans toute son ampleur, mais avec lui tout ce qu'il y a de fruits scientifiques chez les autres Grecs, les Arabes et les Juifs. De son propre témoignage, « il veut rédiger un manuel complet des sciences naturelles et rendre possible l'étude directe d'Aristote. Sans suivre pas à pas le texte, il essaiera de développer et d'expliquer le plan et la doctrine du Stagirite, dans un ensemble organique et harmonieux ». C'est dans ce but qu'Albert écrit cette série d'ouvrages que ses compatriotes qualifieront sans exagération de colossale.

Avant Albert le Grand, l'amour de l'antiquité et plus spécialement celui des lettres anciennes avait enflammé le cœur de moines et d'évêques remarquables. C'est Albert, toutefois, qui deviendra le

(1) A. GARREAU, *Saint Albert le Grand*, coll. Temps et Visages, Paris, Desclée-De Brouwer.

symbole de l'admiration du moyen âge occidental pour la culture hellène. « La sagesse la plus sublime qui ait jamais existé, dit-il, a fleuri en Grèce. De même que les Juifs ont appris à connaître Dieu dans les Écritures, les philosophes païens l'ont découvert dans la nature et dans la raison ». Il s'ensuit que les païens connaissent des vérités qui sont restées inconnues des Pères. C'est pourquoi Albert ne craindra pas de prendre position contre ceux pour qui saint Augustin est l'alpha et l'oméga de tout savoir. Ne nous imaginons pas cependant un Albert négateur par nature et anti-traditionnel par conviction. Notre maître ne souffre nullement de cette passion morbide qui exalte tout ce qui est neuf, uniquement parce que c'est original. L'étude historique des opinions et des erreurs humaines ne peut le satisfaire : ce qu'il veut avant tout, c'est la vérité pure, soustraite aux contingences du temps et de l'espace. Cette mentalité l'inspire lorsqu'il prend position contre l'évêque d'Hippone. « Quand il s'agit de médecine, il aime mieux écouter Galien qu'Augustin et lorsqu'on parle sciences naturelles, il préfère suivre Aristote ou un autre savant de l'antiquité qui a mieux pénétré la nature des choses que saint Augustin. » Le Stagirite d'ailleurs ne doit nullement être son maître unique, puisque « le vrai philosophe ne se parfait que par l'étude de Platon aussi bien que par celle d'Aristote ». C'est un fait que dans ses spéculations philosophiques Albert a souvent préféré le platonisme au péripatétisme, prédécesseur en cela de ces nombreux maîtres allemands, idéalistes et néo-scolastiques, que fascine le soleil de Platon.

Sans doute, Albert le Grand ne connaissait point les philosophes grecs, comme nous les comprenons après des siècles d'archéologie, de philologie et d'histoire. On a dit, très justement, que son interprétation d'Aristote est loin d'être toujours satisfaisante. Sa méthode d'exposition qui ne commente pas fidèlement un texte bien établi mais le paraphrase librement ne trouverait actuellement que bien peu de défenseurs. Et pourtant, c'est bien le même esprit que l'on peut admirer chez lui et chez les meilleurs interprètes et critiques contemporains. Sincèrement et consciemment, il tend à l'objectivité, à l'impartialité la plus parfaite. Il est sensible à l'extrême aux moindres critiques à ce sujet. Très souvent il répète que ce ne sont pas ses idées à lui mais les doctrines de ses auteurs qu'il expose. Les maîtres qu'il commente, il ne les lit pas (du moins au premier stade de son exposé) de façon à confondre leurs thèses avec ses propres convictions : ce qu'il veut avant tout, c'est de pénétrer leur langage et leur pensée, avec sympathie intellectuelle. Nous en trouvons une preuve, entre beaucoup d'autres, dans un passage où il cherche à se défendre contre... certains récepteurs de son temps. « Il est des gens inertes, dit-il, qui pour se consoler de leur propre paresse et de leur improductivité, ne trouvent rien de mieux que de rechercher dans les ouvrages qu'ils lisent tout ce qu'ils pourront critiquer et démolir. Ceux qui ont tué Socrate, chassé Platon et banni Aristote devaient appartenir à leur race. Ils jouent dans la communauté des savants le rôle qu'on attribue au foie dans le corps humain. Cet organe, comme on sait, distille une humeur amère qui, en s'évaporant, remplit l'organisme tout entier d'amertume. Ainsi, ces gens fielleux — *amarissimi et felici* — rendent la vie impossible à ceux qui cherchent le vrai au lieu de la leur faciliter par une collaboration pleine de douceur. »

Albert le Grand n'a que peu d'idée de la critique des textes et la question de l'authenticité des ouvrages qu'il étudie ne semble pas se poser pour lui. Il sait, cependant, qu'un bon texte est la première condition de l'étude objective d'un auteur. Peut-être a-t-il été lui-même en Grèce chercher des manuscrits d'Aristote. En tout cas, ce n'est pas sans une certaine emphase et sans une certaine fierté qu'il dit avoir cherché les ouvrages d'Aristote dans divers pays d'Europe. « *Excerpta (Aristotelis) diligenter quaesivi per diversas mundi regiones.* »

Il reste que la grande signification de son œuvre encyclopédique est à chercher avant tout dans sa tendance — bien allemande — à l'information la plus complète, condition du travail créateur. Albert symbolise un idéal qui a hanté beaucoup de grands philosophes. S'il vivait de nos jours avec la mentalité qui le caractérisait jadis, il ne s'enthousiasmerait certes pas pour l'astronomie grecque et la psychologie des anciens. Très probablement il suivrait avec la plus grande attention et sans aucun parti pris le mouvement de la physique contemporaine avec ses découvertes et ses hypothèses. Avant de parler de l'homme soit en philosophe soit même en théologien, il se donnerait la peine de consulter les documents préhistoriques : ne le verrait-on pas étudier la mâchoire

de Mauer et les restes du pithécantrophe de Java? Il ne se pénétrerait pas seulement de la sagesse grecque mais tiendrait compte des ouvrages spéciaux sur la pensée hindoue, chinoise, primitive. Lui, qui nous dit avec une indifférence scientifique admirable qu'Aristote a étudié les Constitutions d'Égypte et d'Orient malgré leur caractère parfois obscène, s'assimilerait intellectuellement le droit et les théories économiques et sociales des soviets ainsi que les mœurs des peuplades de l'Australie centrale. Et ce, du moins au premier stade de ses recherches, avec sympathie intellectuelle, avec amour pour la vérité qui se cache dans les erreurs les plus grossières, avec respect et pitié pour l'homme dans la mesure où celui-ci n'est pas moralement coupable de ses erreurs.

Il y a plus pour nous, catholiques. On a dit, non sans paradoxe, qu'Albert le Grand et Thomas d'Aquin sont les seuls modernistes qui aient jamais réussi. L'expression est malheureuse, mais elle contient une âme de vérité. Pour le moyen âge, Aristote personnelnifiait de peu près ce que pour les catholiques symbolisent les concepts de science et de Philosophie modernes : un mélange de faits observés et de principes justifiés d'une part et d'autre part d'hypothèses non fondées, de généralisations indues, de postulats et d'erreurs dans tous les domaines : théorie de la connaissance, synthèse historique, biologie et psychologie sous toutes leurs formes. Comme jadis les Averroïstes, les modernistes de nos jours se laissent écraser par la masse imposante de la culture moderne. D'autres, au contraire, préfèrent l'attitude la plus sûre — qui n'est pas toujours exempte de lâcheté et d'égoïsme — et rejettent en bloc tout ce qui ne s'accorde pas avec les idées ou même les formules reçues. Albert le Grand se lève, plein de hardiesse et de prudence. Conscient de ses forces et de sa faiblesse, confiant et humble, convaincu que la vérité ne change jamais, mais certain des potentialités infinies de l'esprit humain, il ose, avec la candeur du savant audacieux et avec l'innocence de celui qui aime Dieu, séparer le grain de la paille, le dogme de l'hérésie et le vrai de l'erreur.

* * *

Albert le Grand nous dit lui-même qu'à côté des témoignages de la tradition, la démonstration et l'expérience sont les grandes sources du savoir. On l'a appelé le premier naturaliste de l'Europe. Quoique, probablement, il ait considéré l'enseignement théologique comme le premier de ses devoirs (il a non seulement expliqué l'Écriture mais édifié un système de morale et de mystique), il se laisse pousser par une tendance innée à l'observation de la nature sensible. Là gît la racine de son amour secret pour Aristote.

Jusque dans ses considérations les plus sublimes sur les Saints Mystères, cette tournure d'esprit s'exprime d'une manière qui ne caractérise que lui et le différencie de tous les maîtres médiévaux. Sa piété envers l'Eucharistie et la Sainte Vierge annonce cette période de l'histoire de la spiritualité où l'attention se fixe avec tant d'amour et de componction sentimentale sur l'humanité du Sauveur et de ses saints. Albert développe avec complaisance le thème des perfections corporelles de la Mère de Dieu. L'étude de l'Eucharistie l'amène à de longues digressions sur la digestion et la théologie de la Sainte Trinité lui rappelle tout à coup, Dieu sait en vertu de quelle association d'idées, les mœurs et façons de vivre... des anguilles! Sa pensée se sert spontanément d'images qui appuient sur tout ce qu'il y a de corporel. « Salut, Verbe du Père, chair vivante... Puisse nous, incorporés à toi, être offerts... à ton corps sacré qui trône à la droite du Père et nous associer à toi afin de devenir *concorporels* de ta sainte incarnation... *ut sanctae incorporationis tuae... concorporales simus.* »

Que ces expressions ne sont nullement le fait d'un sentiment passager, toute l'œuvre d'Albert le prouve. C'est chez lui que la nature matérielle, observable, tangible acquiert pour la première fois toute sa valeur propre. Et c'est là, dans l'histoire de la civilisation occidentale, un fait d'importance capitale. Pour le comprendre, ne jugeons pas le saint en fonction du XX^e siècle mais dans le cadre de la culture du moyen âge.

On le sait, avant le XII^e siècle, la nature était surtout considérée comme le symbole de la divinité. Elle était une théophanie et n'avait pour ainsi dire de valeur que comme le signe *allégorique* du Créateur. Artistes et mystiques ne voyaient dans la matière qu'un moyen pour interpréter des réalités invisibles. Les sculpteurs romans de la première époque ne semblent pas se soucier beaucoup de la fidélité dans l'imitation de la nature. Il leur suffit que les statues, en plus de leur signification architecturale, aient surtout une valeur d'enseignement.

Au XII^e et surtout au XIII^e siècle, les artistes de Reims et de Strasbourg semblent ouvrir des yeux émerveillés devant les formes sveltes ou robustes du corps humain. Sans doute, ils restent sous l'impression de la présence universelle de Dieu, mais cela ne les empêche pas de découvrir la beauté des créatures dans leurs propres formes. Ils atteignent dans le gothique un certain équilibre classique où le typique s'identifie avec l'individuel. Ce n'est qu'au XIV^e siècle que le caractère si profondément pieux de l'art sera refoulé par des traits plus humains. Le temps du Scotisme et de l'Occamisme — philosophies de l'individuel — accentuera de plus en plus ce qu'il y a de particulier dans des portraits fidèles d'individualités caractéristiques.

Albert le Grand appartient par tout son être au XIII^e siècle. Comme naturaliste, il ne peut être étudié dans la perspective des savants de la Renaissance et des temps modernes. Sans doute il déclare, comme le fera plus tard son grand compatriote Goethe, que la science doit descendre jusqu'à l'individuel. « Il ne suffit pas, dit-il, que nous cherchions à connaître le plus général : nous devons nous efforcer de déterminer les caractères particuliers de chaque objet ; car c'est par là que nous atteindrons la forme la plus parfaite de la science. » Déclaration étonnante, surtout lorsqu'on se souvient que pour Albert le Grand, l'objet de ses recherches ne se trouve pas dans l'ordre des faits. Albert n'a pas la moindre notion des lois naturelles comme les conçoit la science moderne : ce qu'il désire connaître c'est l'essence des choses, le « *quod quid est* », qui ne se laisse ni atteindre, ni vérifier par l'observation et l'expérimentation.

Malgré cela, l'apparition d'Albert le Grand est un événement dans l'histoire de la science positive. En effet, avant de chercher à définir les lois naturelles, on doit d'abord comprendre profondément la valeur d'une science autonome de la nature. On doit se libérer du point de vue mystique qui ne découvre dans la nature qu'allégorie divine. Or, Albert le Grand est un des premiers savants médiévaux, et le plus grand, parmi eux, qui, par la parole et par l'action, met en pleine lumière la signification propre du monde sensible. « Dans les sciences naturelles, écrit-il, nous ne devons pas rechercher comment le Créateur use, d'après son bon plaisir, des créatures pour faire éclater sa toute-puissance miraculeuse, mais nous devons nous efforcer de déterminer ce qui, dans les phénomènes naturels, arrive naturellement et d'après des causes naturelles. » Voilà l'objet formel de la science clairement distingué du point de vue religieux du chercheur. Albert le Grand va plus loin. D'après lui, « la connaissance des arts libéraux (c'est-à-dire des sciences positives) est absolument indispensable pour la science parfaite de l'Écriture (c'est-à-dire pour la théologie) ». Comparons cette affirmation nette à l'opinion d'un contemporain d'Albert, Robert de Courçon. « *Tota celestis philosophia in duobus consistit, in fide scilicet et moribus. Quod autem amplius est, a malo est. Tout ce qui ne se rapporte pas à la foi et aux mœurs vient de Satan (et y mène!).* » Deux hommes, deux types, deux mondes ! N'est-il pas vrai qu'Albert inaugure une nouvelle époque de l'histoire, tant pour la théologie que pour la science ?

Il y a plus encore. Alors que de nombreux et puissants personnages ecclésiastiques ne se soucient que de la perfection morale — le seul bien nécessaire — et confondent dans la même réprobation la magie, la sorcellerie et l'alchimie, Albert le Grand reconnaît, tant par ses écrits que par ses actes, que le désir humain de la domination des forces naturelles est permis et voulu par Dieu. Son disciple, Ulric de Strasbourg, relate avec enthousiasme que le maître est aussi expert en alchimie qu'en philosophie et en théologie. Versé dans la littérature alchimiste, Albert a sans aucun doute fait des expériences sur les métaux. Il connaît l'action des acides et des alcalins, la distillation de l'alcool, l'affinité du soufre pour les autres métaux, la purification de l'or par cémentation et admet une transmutation accidentelle des corps chimiques en niant la possibilité de toute transformation substantielle. Il est le prédécesseur de Paracelse et l'esquisse première du Faust de la légende. Ce que nous retiendrons surtout de lui, c'est son attitude vis-à-vis de toute technique, de toute science appliquée, de tout progrès dans l'utilisation des forces naturelles, c'est aussi son esprit critique remarquable pour son temps. Il distingue très nettement les miracles de Dieu des phénomènes merveilleux attribués aux esprits, ceux-ci des prodiges de la technique humaine. Ce qui est humainement explicable, doit l'être ; ce qui ne peut pas être attribué avec certitude à un agent supra-naturel, doit rester problème ouvert. C'est dans cet esprit qu'Albert le Grand, en opposition avec ceux qui prennent leurs délices à voir partout l'intervention

miraculeuse de Dieu, recherche quelles causes naturelles Dieu aurait bien pu employer dans le déluge comme instruments de sa volonté. Quant aux diableries, « tous ces contes de démons qui voyagent dans les airs et prédisent l'avenir sont des absurdités que la saine raison n'admettra jamais ».

En la personne d'Albert le Grand, le Pape a canonisé toute recherche scientifique, purement scientifique, du moment qu'elle s'intègre en ne perdant rien de son caractère autonome, dans une vie totale vécue pour l'amour de Dieu. Dans cet admirable moyen âge, Albert le Grand, le savant, symbolise le même idéal chrétien que François d'Assise, le troubadour. Sans doute la vraie mystique n'a qu'une seule essence : l'amour parfait de Dieu mais elle se réalise dans des formes diverses. Tantôt, d'après les circonstances, elle se développe à l'abri et parfois à l'encontre de toute science et de tout art ; tantôt elle s'épanouit, enthousiaste, avec l'amour des belles formes ou avec le culte du pur savoir.

* * *

Saluerons-nous dans saint Albert le Grand le premier savant positif des temps modernes ? Si nous donnons aux termes leur sens actuel, la réponse sera négative. Sans doute, Albert parle avec prédilection d'induction, d'expérience et d'expérimentation, mais ces expressions n'ont pas chez lui la même signification que pour nous. Rien ne sera changé à ce que représente pour nous Albert le Grand, si nous reconnaissons avec impartialité scientifique ce qui est.

Le professeur A. Mansion a insisté dans une étude précise et fouillée (*Revue néo-scholastique* de 1906) sur le fait qu'Albert le Grand n'est jamais arrivé à des vues claires sur la méthode expérimentale. D'après le savant professeur de Louvain *inductio* signifie chez Albert tantôt le raisonnement inductif, soit complet, soit dialectique, tantôt l'abstraction qui, de l'expérience sensible, construit des concepts généraux. La doctrine purement logique d'Albert est loin d'être toujours satisfaisante et son « expérience » n'est souvent que pure constatation vulgaire.

Et cependant, dans ce maître médiéval peuvent se découvrir au moins les germes de l'esprit scientifique de tous les temps. Très souvent il nous parle de ses observations personnelles : « *expertus sum... experimento probavimus... diligenter examinans, inveni* »... Il nous raconte ce qu'il a vu de remarquable au cours de ses nombreux voyages et nous communique ce qu'il a recherché de propos délibéré en disséquant les plantes et les insectes ou en expérimentant les métaux. Implicites au moins, se trouvent chez lui deux véritables raisonnements inductifs, relevés par M. Mansion. Albert conclut avec Galien contre Aristote que le centre des mouvements se trouve, chez les animaux, dans la partie postérieure du cerveau. Voici les arguments. « L'anatomie nous apprend que les nerfs moteurs se terminent dans le cerveau, entre la nuque et l'occiput (méthode de concordance). Lorsque ces nerfs sont coupés, certains membres se contractent ou se paralysent (méthode de différence). Enfin, des lésions internes à la tête sont suivies très souvent de mouvements désordonnés (méthode des variations concomitantes). » Même la formule de la méthode expérimentale se découvre chez Albert le Grand, à propos de l'explication scientifique des marées. « *Posito aliquo, (aliquid) ponitur et destructo destruitur, et hoc causatur ab ipso.* » Voilà, peut-être pour la première fois, l'idée de la causalité scientifique : un phénomène est cause d'un autre lorsqu'il est la condition nécessaire et suffisante de l'apparition de celui-ci.

Toutefois, n'exagérons rien. Albert n'a jamais développé de véritable théorie de l'induction. Ce n'est que par hasard et non conscient de la signification profonde des termes employés qu'il use de formules qui nous frappent d'étonnement. Sa valeur pour les sciences naturelles réside avant tout, comme nous l'avons dit, dans le fait qu'il a vu avec acuité le bien-fondé et la nécessité de la science naturelle et de la technique.

Mais comme beaucoup de caractères de son œuvre nous rappellent le moyen âge ! Albert ne se demande pas comment il est possible de passer de la description du phénomène observable au *quod quid est* non vérifiable. Ses explications sont souvent d'un finalisme déconcertant, ce qui n'empêche pas ce même finalisme de lui inspirer parfois des « hypothèses » géniales, par exemple en ce qui concerne l'instinct de migration des oiseaux. Ce qui est pire, c'est que les œuvres de saint Albert le Grand pourraient donner matière à un ouvrage très volumineux sur les... légendes auxquelles ajou-

taît foi le moyen âge, même savant. Albert croit que le rayon de l'émeraude tue les crapauds, que les glands peuvent donner naissance aux vignes et le seigle devenir froment. Il nous décrit la licorne et toutes les espèces de dragons, à commencer par le dragon infernal, comme s'il s'agissait là d'êtres réels. Il connaît les philtres d'amour et les remèdes les plus étranges pour la guérison des maladies et la reconstitution des forces perdues. Avec conviction, il écrit que « la seule chose que nous puissions savoir avec certitude sur les astres, c'est qu'ils sont mus par des substances intellectuelles, par des esprits ».

Ne nous étonnons pas que même un esprit de l'envergure d'Albert n'ait pas pu se libérer complètement et d'un seul coup de toutes les erreurs médiévales et grecques. Il croit sur parole des témoins qui lui semblent sérieux, surtout en des matières que personnellement il ne peut vérifier. D'autre part, très souvent, il a soin de nous avertir qu'il se contente de rapporter les opinions des autres et ne se prononce pas, quant à lui. Par contre, il nous donne à foison des preuves de véritable esprit critique. Combien de fois rejette-t-il les légendes qu'il découvre dans l'*Histoire naturelle* de Pline! « *Sed hoc puto esse fabulosum... praeter naturam et falsum.* » Combien de fois nous dit-il qu'il n'a jamais pu constater ce que Pline raconte, après avoir essayé de le vérifier! Même contre Aristote il ose prendre position. Pourquoi ne le ferait-il pas?

« S'il y en a qui s'imaginent qu'Aristote est Dieu, qu'ils admettent qu'il n'a jamais pu se tromper. Mais s'il est homme comme nous, il est sujet à l'erreur, comme nous le sommes. » Il est parfaitement faux d'affirmer que l'œuvre d'Albert est une copie servile d'Aristote, de Galien, d'Avicenne, d'Averroès, etc., puisque le Maître enrichit la science grecque de toute sa connaissance personnelle (et formellement scientifique) de la flore et de la faune des régions thioises. Et là où il expose les vues des anciens, il ne se gêne nullement pour les critiquer et les rejeter. On a dit et répété avec un parti pris « éclairé » et une ignorance crasse des travaux historiques des dernières décades, que les critiques d'Albert le Grand sont uniquement inspirées par les dogmes religieux! Rien n'est plus faux.

À côté de thèses qui incontestablement sont rejetées parce que contraires à la foi, il y en a d'autres — innombrables — qu'Albert éloigne pour des raisons purement scientifiques et souvent expérimentales. C'est guidé par ses convictions philosophiques qu'à l'encontre de saint Thomas d'Aquin, il prend parfois parti pour Platon contre Aristote. Ses observations personnelles le poussent à préférer souvent, dans le domaine des sciences naturelles, Galien à Aristote. En astronomie, il suit les opinions qui pour son temps sont les plus scientifiques. Duhem nous l'affirme avec l'autorité d'un savant des plus illustres. « En dépit de la séduction qu'exerçait sur l'esprit d'Albert le système d'Alpetragius (un astronome arabe), par la simplicité qu'il lui prêtait, en dépit de son admiration pour Aristote, dont il veut croire les principes conciliables avec les excentriques et les épicycles, Albert a pris une position très ferme dans la querelle qui divisait mathématiciens et physiciens : fort du témoignage de l'observation, il a pris partie pour l'astronomie de Ptolémée; c'est à ce moment l'attitude que devait prendre le véritable savant. »

Oui, non seulement en astronomie, mais en théologie, en philosophie, et en science positive, Albert a prouvé qu'au fond de lui-même il portait les germes essentiels du véritable chercheur scientifique.

* * *

D'après beaucoup d'écrivains impartiaux le contenu de l'œuvre de saint Albert le Grand a vieilli, non certes dans sa totalité, mais dans des fragments importants. Ses observations dans le domaine des sciences naturelles n'ont plus qu'une valeur historique. Plus personne ne pense à chercher auprès de lui l'interprétation définitive d'Aristote, des néo-platoniciens et des Arabes. A bon droit, on affirme que la science d'Albert étonne plus par son extension que par sa profondeur et son immutabilité. Son style est souvent prolixe, touffu, négligé. Ses définitions manquent de précision et ses expressions de rigueur. Et malgré tout cela, Saint Albert restera grand pour tout intellectuel catholique, non seulement à cause de l'influence historique qu'il a exercée à un des tournants de la civilisation occidentale, mais aussi et peut-être surtout par l'esprit vraiment scientifique qu'il incarne, bien entendu dans les formes non modernes de sa vaste encyclopédie.

En un temps de dynamisme torrentueux et de révolution intellectuelle, Saint Albert symbolise la théologie vivante, qui, fidèle à son objet : l'immuable contenu de la révélation, s'efforce de

comprendre mieux et avec plus de profondeur la parole de Dieu en l'éclairant des découvertes, des expériences, des déductions de tous ceux, qui en n'importe quel milieu, peinent à la recherche du vrai.

Pour ceux qui consacrent leur vie aux sciences morales théoriques, en particulier à la philologie interprétative et à l'histoire des idées, Albert est le modèle médiéval de la recherche diligente des textes, de l'exposé objectif des opinions, de la sympathie chevaleresque à laquelle ont droit non seulement ceux qui partagent nos convictions, mais aussi ceux qui, en dehors ou en dedans du catholicisme, défendent d'autres positions que nous. Cette sympathie d'ailleurs ne doit en rien refroidir notre amour du vrai ni aveugler notre esprit de saine critique.

Le naturaliste honorera dans Saint Albert le Grand l'homme qui malgré sa vie mystique profonde, s'est libéré de tout préjugé, de toute servilité, de tout point de vue faux dans sa recherche passionnée de l'être naturel de la nature. Comme il symbolise harmonieusement unies à l'amour de Dieu, la nostalgie du savoir et la volonté de puissance, s'exprimant par la technique!

Tous, nous serons frappés par le caractère humain d'Albert. Ce savant est un mystique. Ce novateur presque téméraire est un religieux prudent, discret et humblement soumis à la règle. Cet admirateur du génie, même païen, est un saint qui en toutes choses veut magnifier Dieu. Cet intellectuel est un sentimental, cet universaliste un type très pur de sa race. Car il est bien Allemand, ce *magister teutonicus*! Il l'est par son origine et par son apostolat, par son contact immédiat avec les populations thioises et leur langues, le bas-allemand, par son excès d'érudition et ses tendances encyclopédiques, par sa prédilection pour les plantes et les bêtes de son pays, enfin par son affectivité si vivante et sa *Gemütlichkeit*. Ses hésitations, ses phobies et ses scrupules à son entrée dans l'ordre de Saint Dominique, ses difficultés sur le siège épiscopal de Ratisbonne, les larmes d'admiration, d'amour et de douleur qu'il a tant de peine à contenir, la susceptibilité, qu'il ne se donne même pas la peine de voiler quand il se sent attaqué et la violence avec laquelle il réagit contre ses adversaires inertes... *amarissimi et felici... tamquam bruta animalia*, l'instabilité dans l'expression et même dans la doctrine, le mouvement, la prolixité, la tendance aux digressions de son style qui, de l'avis de savants allemands contemporains, exprime la pensée d'un Germain et non celle d'un Latin, tout cela prouve que saint Albert le Grand est resté homme jusque dans sa vie intellectuelle et dans sa recherche de la perfection.

Savant complet — *doctor universalis* — chrétien total — *beatus Albertus*, il est et reste pour les intellectuels catholiques le Maître qui, par son travail purement scientifique et formellement autonome, bien intégré dans l'ensemble d'une vie humaine parfaite, s'est mis au service de l'humanité, de l'Église et du Christ, pour glorifier la Bonté divine.

EDGAR DE BRUYNE,
Professeur à l'Université de Gand.

L'idéal religieux des Grecs et l'Évangile

La religion fondée par Jésus ne se borna pas longtemps à inviter au Règne de Dieu les Juifs de la Judée ou de la Diaspora. Un instinct secret la poussait vers le monde païen. La richesse suprême se penchait vers la suprême détresse.

Cependant, les disciples de Jésus ne portèrent point d'abord leur message aux disciples des philosophes. Encore moins foulaient-ils les portiques des temples. Le sermon sur l'Aréopage n'eut pas de lendemain. Les vrais affamés de la Justice divine, on les rencontrait ailleurs, dans la troupe des esclaves, des besogneux de tout métier, des Orientaux qui peuplaient des quartiers entiers des cités helléniques. Le mot que saint Paul adressait aux chrétiens de Corinthe pouvait s'appliquer à tout le monde chrétien

jusqu'au milieu du second siècle : « Voyez ceux qui sont appelés ! Il n'y a pas beaucoup de philosophes, pas beaucoup de grands, pas beaucoup de nobles » (1).

Entendons par Grecs les païens auxquels, par naissance et loisirs, la civilisation supérieure était accessible. Un jour vint où les Grecs ne purent plus ignorer le christianisme, et où, quels que fussent leurs préjugés contre une superstition orientale, ils subirent eux-mêmes le charme qui avait subjugué les masses.

Que leur apportait le christianisme ? Telle est la question à laquelle le R. P. Festugière, O. P., répond dans un attrayant volume de la collection des « Etudes bibliques » (2). Parlons plus exactement. Ancien élève de l'École normale supérieure et des écoles de Rome et d'Athènes, le R. P. Festugière, qui connaît ses Grecs par le menu, et de l'intérieur de la maison, se demande, regardant les choses du point de vue des convertis, ce que ceux-ci espéraient trouver dans la religion nouvelle : « Quels étaient leurs pensers, leurs sentiments, que leur manquait-il donc qu'ils dussent chercher autre chose, pousser le cri d'appel du symbolique Macédonien ? (3) »

* * *

La philosophie, pendant tout un temps, avait paru combler les besoins intellectuels et même religieux de ceux que les dieux traditionnels intéressaient déjà moins. Platon ensorcelait la Grèce de ses hymnes à la Contemplation de l'Idée, mère d'Immortalité. Le calme Aristote lui-même accordait au sage des moments d'extase bienheureuse. A vrai dire, néanmoins, si l'on excepte quelques génies du type de Socrate, la philosophie, jusqu'au temps des diadoques, délaissait sans passionner. Vivre libre, être un Grec, jouir de l'art et de la politique et honorer des dieux faciles comblait tous les désirs. L'idéal humain est précaire. Le R. P. Festugière décrit le changement qui advint dans les destins de la Grèce et influença les mœurs et les aspirations :

A partir du III^e siècle, c'est le règne des diadochies. Tout ce qui faisait l'armature de l'existence du citoyen, lui donnant à chaque jour des tâches fixes qui le relient à la polis, au bloc de ses compatriotes, tout ce qui, du même coup, le rattachait au culte local, le mettait sous la protection d'une divinité qu'il servait en servant la cité, tout cela tend à s'éffriter ou n'est plus qu'un extérieur factice. L'homme ne se donne plus la loi, il la subit. On flatte le pouvoir, on le divinise. Et la déesse maintenant souveraine est Tyché.

Les mœurs publiques ayant jailli, la moralité privée, qu'elles soutenaient, est davantage corrompue. L'égoïsme, jusque-là contraint par les obligations civiques, n'a plus rien qui le refrène. Le mariage est moqué. Un personnage du poète Amphipolis fait l'éloge de l'hétaire au détriment de l'épouse. On ne veut plus avoir d'enfants. Plus que jamais, la fille est rejetée. L'idéal est le fils unique. Il faut lire ce que dit Polybe de « ces cités qui, comme les essaims d'abeilles, se dépeuplent, perdent en peu de temps leur puissance. »

Le cadre politique, le cadre familial ainsi vidés de leur substance, l'homme éprouve qu'il est seul. C'est la rançon commune de l'égoïsme. Seul pour vivre, pour souffrir, pour mourir. Dans le même temps, l'affaiblissement des mœurs sociales et privées coïncide avec un sentiment de lassitude à l'égard des spéculations où s'élevaient, jusqu'alors, les philosophes...

Les philosophies nouvelles ne furent qu'un reflet du pessimisme de l'époque. L'âme humaine possède la faculté d'éclairer, comme d'une lumière qui ne vient pas d'elle-même, son propre champ visuel ; à un certain degré d'abjection, la lumière s'éteint, et l'intelligence se replie sur ses propres ténèbres. Les nouveaux sages enseignèrent qu'il fallait se contenter de peu. L'homme se suffit à lui-même, en effet, à condition de savoir ne rien désirer, ou à peu près. Doctrines, comme dit Lightfoot, « filles du désespoir ».

Nous voici aux débuts de l'ère chrétienne. Des sursauts de déses-

(1) I Cor., I, 26.

(2) *L'Idéal religieux des Grecs et l'Évangile*, par A.-J. FESTUGIÈRE, O. P., Paris, Gabalda, 1932.(3) *Actes des Apôtres*, XV, 9.

poir agitent maintenant l'âme païenne. C'est qu'on est vraiment trop malheureux d'être hommes, et surtout de n'être que des hommes. La divinité aurait-elle donc abandonné le monde ? Pour comble de malheur, l'Académie avait appris à douter de tout et à se défier, plus qu'il ne fallait, de la raison humaine. Les philosophes se retournèrent vers le passé. Ils se souvinrent de Pythagore. Le sage de Crotona, qui portait le signe divin d'Apollon, prophète et thaumaturge, fut vénéré et cru à l'égal des dieux. A son école, on apprit l'ascèse, la mystique et la théurgie et à se retremper dans la parenté divine. « Il y a de l'homme à Dieu une *syngeneia* grâce à laquelle, seul de tous les vivants, il connaît les dieux et peut approfondir et sa propre nature et le moyen de participer à la divine substance. Sa forme même ressemble à la forme divine. Ses vertus lui viennent de Dieu, et ceux qui les reçoivent ainsi sont proches de Dieu et vraiment divins (1). »

Je suis descendu dans la crypte toute blanche dont les néopythagoriciens de Rome avaient fait leur sanctuaire. Vivants enterrés dans leur basilique exigüe, sans vraie garantie d'immortalité ni de résurrection.

* * *

Pendant que ces doux rêveurs jouaient à l'initié, le poids de la vie écrasait de plus en plus les humains. Les dieux sauveurs restaient absents ; beaucoup s'imaginaient avec terreur que les astres, ces divinités cruelles et inexorables, conduisaient les affaires humaines vers une fatalité sans issue.

Les dieux sauveurs ! On les invoquait sans trêve cependant. On se précipitait à leurs cérémonies. Isis, Cybèle, Attis ; puis Mithra ; pour ceux qui avaient l'âme plus grecque, Dionysos, les Cabires de Samothrace, et surtout, les saintes déesses d'Eleusis ! Les plus superstitieux collectionnaient les initiations. Et tout, pour aboutir souvent à une morne lassitude d'âme et au scepticisme.

Le scepticisme s'exprime jusque dans les épitaphes. Nous cueillons dans le florilège très intéressant que remplit le chapitre V de l'ouvrage du R. P. Festugière :

« Ne néglige point, passant, cette épitaphe. Arrête-toi, écoute, ne t'en va qu'ayant lu. Il n'est, dans l'Hadès, ni barque, ni batelier Charon, ni portier Éaque, ni chien Cerbère. Mais nous tous, les morts d'en dessous, nous ne sommes qu'os et cendres, rien de plus. » (Rome, III^e ou IV^e siècle après Jésus-Christ.)

Dispute posthume d'un ménage, au II^e siècle environ après Jésus-Christ, à Coreyre. Evodos plastronne. « Console-toi dans une vie de délices, conseille-t-il. Une fois l'âme hors du corps, quand, descendu, tu auras bu de l'eau d'oubli, tu ne verras plus rien, là-bas, des choses d'en haut. »

Mais sa femme le reprend sur sa propre inscription tombale : « Beaucoup ont rejoint les immortels au séjour olympien : c'est qu'ils ont pour père le dieu puissant, qui a ordonné le monde, commandé que la lune, obéît à la nuit, le soleil aiv grâces du jour. J'ai eu confiance en lui, et si, donc, mon corps retourne à la terre qui l'enfanta, il m'est échu une âme immortelle. Le corps est allé à la terre sa parente, l'âme céleste à une demeure qui ne périt point. Le cadavre git dans le sol, l'âme qui m'a été donnée habite le séjour céleste. L'âme immortelle réside sur l'Olympe, le corps, etc. A quarante ans, ayant laissé porter mon corps en terre, j'ai gagné le ciel brillant d'astres ».

Ainsi, sans doute, argumentait sur terre la femme d'Evodos, quand elle se raillait des boutades épicuriennes de son mari.

* * *

(1) PHILOSTRATE, *Vita Apollonii*, VIII, 7, FESTUGIÈRE, p. 84.

Le pessimisme est resté le fond de l'âme grecque; ni les philosophies religieuses, ni les mystères, ni les incantations magiques n'ont étouffé les sanglots. « Innombrables les malheurs des hommes, chante Hésiode. La terre est pleine de maux, pleine la mer. Les maladies nous assaillent, de jour, de nuit; silencieuses, elles nous assaillent, porteuses d'infortune. Nul n'échappe au dessein de Zeus ». Les tragiques sont encore plus tristes. « Las, race des mortels, que votre vie est égale au néant! Qui vraiment, oui, qui donc a su d'autre bonheur que l'illusion qu'il se forge? Elle fuit, et il retombe (1). »

L'idée du Beau, l'Âme du monde, c'est peu de chose dans une vie dévastée. Que d'âmes écrasées! La veuve qui a perdu son fils, l'enfant faible et trahi que la société repousse, s'il n'est de refuge qu'en la mort, qui les en défendra? On touche ici le fond. La même déficience qui nous montre un Dieu sans amour manque à justifier tant de larmes. A ce poids de misère rien ne fait équilibre (2).

Le pessimisme grec, cependant, offrait une issue religieuse. Les tragiques avaient compris que la douleur consacre. Idée que personne n'exprima jamais mieux que Péguy dans ses « suppliantes parallèles ».

Parce qu'il a été manié, pétri, manipulé par les doigts humains surhumains des dieux, (le suppliant) est devenu soudainement cher au cœur humain surhumain des dieux. Parce qu'il a été une cire aux doigts divins surdivins de la fatalité, il est devenu mystérieusement cher au cœur divin surdivin de la fatalité. Parce que les puissances d'en haut ont appesanti leurs mains sur lui, par un singulier retour, — non point par une compensation, — par une sorte de filiation, plutôt, d'enfantement supérieur, d'adoption particulière, il est devenu leur protégé, leur fils. Les dieux et au-dessus d'eux, et derrière eux, la fatalité, lui ont pris son père. Mais les dieux sont devenus son père, Les dieux, et derrière eux la fatalité, les dieux lui ont pris la cité. Mais les dieux lui ont en quelque sorte conféré leur propre cité. Les dieux, sous-ordres de la fatalité, lui ont pris ses biens. Mais ces mêmes dieux lui ont donné ces biens que nul ne saurait remplacer, les dieux lui ont donné le premier des biens : qu'il est devenu un représentant des dieux (3).

Si le malheureux est un envoyé des dieux : on a beau être riche, puissant, avoir beaucoup de bœufs, on finira par abandonner ce qui est terrestre. C'est ainsi que, poursuivant l'Infini à travers leurs expériences décevantes, les Grecs s'approchèrent du christianisme, jusqu'au jour où le bandeau tomba de leurs yeux.

LUCIEN CERFAUX,
Professeur à l'Université de Louvain.

VOYAGEONS (4)

Sur les routes incertaines

La voiture, qui tient le milieu de la route, freine doucement, et, obliquant un peu, s'en vient s'arrêter sur le côté.

— Je crois que j'ai éclaté, dit paisiblement le chauffeur.

Il fait beau et doux. On a, depuis longtemps, le besoin impérieux de fumer une cigarette que l'on n'a pu allumer à cause des dames voyageuses.

La panne par beau temps, et quand on n'est pas pressé, constitue un petit arrêt imprévu qui a toujours du charme. Ce n'est pas tout à fait l'avis du chauffeur, obligé d'installer son eric et de défaire

les courroies, parfois assez compliquées, qui retiennent, à l'arrière de la voiture, la roue de rechange.

Souvent, l'arrêt veut bien se produire à proximité d'une auberge où l'on peut se transporter, en attendant que le chauffeur, son pneu réparé, vous rejoigne devant les canettes de bière. Ce sont les joies paisibles de la route.

J'ai connu des pannes plus sinistres, quand, la nuit venue, ayant soulevé le capot, l'homme compétent fait une moue de mauvais augure. La dernière borne kilométrique, aperçue au passage, nous a annoncé, pour parvenir à la ville, une distance de sept kilomètres et plus. Sept kilomètres, cela fait une heure et demie de marche. Pour des gens qui ne sont pas entraînés, c'est un peu dur, d'autant que les dames ont, ce jour-là, défié le sort en se chaussant de souliers fins, et un peu trop haut perchés sur leurs talons.

On regarde derrière soi. Peut-être va-t-il passer par là quelque tacot pitoyable. Mais la lune éclaire largement la longue, très longue route, qui se trouve derrière nous. Une de nos compagnes, comme jadis sœur Anne, est montée au haut d'un talus. Mais elle ne découvre pas la petite lumière que la providence des contes tient toujours allumée pour les gens égarés. Enfin, et comme le chauffeur ne semble pas pouvoir s'en tirer, quatre petits souliers étroits et deux larges souliers d'homme prennent le parti de s'en aller à la rencontre de la ville.

La ville n'y met jamais du sien. On ne marche pas vite, mais les maisons du faubourg ne font pas un pas pour diminuer la distance.

Un jour, nous marchions depuis cinq ou six hectomètres, qui nous avaient paru cinq ou six lieues, quand, derrière nous, un bruit d'auto se fit entendre. Peut-être une voiture hospitalière, qui pourrait nous prendre en supplément.

Nous vîmes arriver un camion-transport qui portait des touries d'acide sulfurique, une quantité de vitriol, de quoi punir toute une légion de séducteurs, au temps où ce genre de vengeance était encore à la mode.

On se hissa tant bien que mal parmi ces bonbonnes. C'est dans cet équipage que nous atteignîmes l'hôtel prévu pour notre étape.

Ces dames étaient ravies de cette aventure. Leur goût du romanesque était d'autant mieux satisfait que cette petite tribulation n'avait duré qu'un quart d'heure.

Tout cela encore est peu de chose, quand les intempéries veulent bien ne pas s'en mêler. Au retour, on raconte l'histoire à des amis, qui s'en amusent par politesse.

Par exemple, un souvenir assez dur m'est resté d'un voyage dans les Alpes. Nous gravissions le mont Cenis, après avoir dépassé Modane et Lanslebourg. Le printemps était arrivé depuis peu, mais il s'installait à peine dans la vallée et n'avait pas encore visité la montagne. Les talus étaient tout blancs et la route assez glissante. Le soleil, pris de paresse, s'était caché, semblait-il, avant l'heure avancée, abandonnant la route à la nuit, qui, bientôt, allait régner en maîtresse.

Cette fois, heureusement, il n'y avait pas de dame à bord. Nous étions trois voyageurs, y compris le chauffeur. Le maître de la voiture était un garçon peu sérieux, dont je ne citerai pas le nom, cité bien assez souvent dans les critiques d'art.

A un moment donné, les roues se mirent à patiner, puis l'auto s'arrêta tout à fait.

Je ne vous dirai pas exactement ce qui s'était produit, car il faudrait s'aventurer dans les termes techniques, et si j'ai gardé un certain renom de compétence en matière de traction mécanique, c'est parce que j'évite toujours de me hasarder dans les termes spéciaux.

Ce que je puis dire seulement, c'est que la panne semblait sérieuse et l'avis du chauffeur était qu'il fallait chercher un gîte pour la nuit.

Mon ami prenait ça très bien. Mais l'aventure me réjouissait moins. Il fallait se mettre en route à la recherche d'un logement, sans grand renseignement topographique et sans le secours des agences.

Nous voici donc partis tous les deux pour une petite expédition d'alpinisme forcé. Moi qui avais espéré traverser le mont Cenis à une heure raisonnable, gagner Suse et, de là, Turin, où l'on trouve de bons hôtels!

Dans quel gîte allions-nous passer la nuit? Dans quel gîte? Pour le moment, on ne voyait aucune habitation. Tout à coup, à un tournant, nous aperçûmes un petit sentier qui s'écartait

(1) *Œd. Tyr.*, 1186, ss. FESTUGIÈRE, p. 163.

(2) FESTUGIÈRE, p. 169.

(3) CHARLES PÉGUY, *Les Suppliantes parallèles*, œuvres choisies, 1900-1910, pp. 301 et suiv.

(4) Nous devons à l'aimable obligeance de l'éditeur, M. Albin Michel, la publication, en premier, ici, de ces extraits du livre que M. Tristan Bernard publiera prochainement sous ce titre.

de la route. Il montait vers une sorte de ferme, qui se trouvait à trois cents pas de là, mais il y montait d'une façon, à mon gré, un peu trop abrupte. Je fis comprendre doucement à mon camarade que son devoir était de partir tout seul en éclaireur et de bien vouloir me faire signe au cas où la petite ferme pourrait nous abriter.

J'avais emporté une couverture avec moi, je m'assis sur le talus et j'attendis patiemment, d'abord, puis impatientement, un avis de l'avant-garde.

Au bout d'un temps qui me parut très long, je vis mon compagnon de voyage redescendre la pente qu'il avait laborieusement escaladée. Il faisait avec la main de larges gestes de négation et je compris qu'il ne me rapportait aucun espoir.

Quand il fut auprès de moi...

— Je crois qu'il vaut mieux ne pas monter là-haut...

— Il n'y a personne?

— Si, il y a quelqu'un, mais j'ai idée que j'ai eu tort de faire une blague, car les gens d'ici ne comprennent pas la plaisanterie.

— Qu'est-ce que tu as été lui raconter?

— Je lui ai dit que nous étions deux condamnés politiques en fuite et que nous demandions asile, parce que notre tête avait été mise à prix.

— Imbécile!

— Je lui ai dit que notre tête a été mise à prix. Alors, sais-tu ce qu'il m'a répondu? Il m'a demandé avec tant de curiosité : « A combien? » que j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas passer la nuit sous son toit.

J'allais l'attraper sérieusement pour sa mauvaise plaisanterie, quand nous entendimes un bruit céleste. C'était le klaxon de notre auto. Elle avait, miraculeusement, recouvré la santé!

Nous jugémes tout de même préférable, vu l'heure avancée, de rebrousser chemin et de revenir à Modane. Et nous laissâmes loin de nous cette ferme inhospitalière où d'ailleurs, à mon avis, il n'y avait absolument personne. Car je connaissais assez mon compagnon de voyage pour savoir qu'on ne pouvait pas avoir une confiance absolue dans sa véracité.

Voleurs de grands chemins

Nous étions en route pour une ville du Midi. On avait joué un pièce de moi, la veille, à Poitiers, et je suivais la tournée pendant une semaine.

Nous étions partis le matin, par le train de 5 h. 30, et il nous fallut bien trois ou quatre heures de sommeil ou de demi-sommeil pour compléter cette nuit écourtée.

Il y avait dans ce compartiment le jeune premier, la jeune première, le domestique du deuxième acte et sa femme, la vieille marquise qui mourait à la fin du « un », et qui revenait au « trois » sous les traits d'une hôtelière... On comptait bien que les spectateurs ne remarqueraient pas cette résurrection, nécessitée par la compression des frais de troupe.

Nous voyageions avec l'administrateur de la tournée, Chaudane, qui jouait des petits rôles et parlait peu d'ordinaire sur la scène, mais se rattrapait sérieusement dans la vie.

Il était rare qu'il n'eût pas à raconter un souvenir de son existence ambulante et soigneusement réglée. Car la vie des comédiens errants se déroule selon un horaire précis, et les caprices qui la dérangent sont uniquement imputables au chemin de fer.

— Un jour, nous dit Chaudane, c'était pendant la tournée d'*Une famille d'albinos*, nous jouions dans deux villes distantes de quarante kilomètres à peine. Tous mes gens devaient prendre le train. Moi, j'avais fait connaissance d'un type de la ville, qui avait une auto et qui s'offre à m'amener avec sa voiture. J'accepte d'autant plus volontiers qu'ainsi je pourrais arriver avant la fermeture d'une banque, où je déposerais trente mille francs pour le compte du patron.

— Tu as eu une fois trente mille francs sur toi, Chaudane?

— Si j'avais gardé, mon petit, tout ce qu'on m'a donné à transporter dans ma vie, ce n'est pas sur des millions que j'en écraserais, mais sur des milliards... Un jour...

— Pas de bobards, et dis ton histoire.

— Je prends donc l'auto avec ce type qui conduisait... Un monsieur très bien, notaire, je crois, ou dans ces eaux-là... Je me hâte de vous dire ça pour ne pas vous mettre sur une mauvaise piste, et que vous croyiez qu'il a voulu me faire mon argent.

— On ne croit rien. Pas de digression. Continue.
— Seulement, ce type se met à me parler de voleurs. Il paraît qu'il y avait eu des bandits en auto dans les environs...

« ... Ce qu'il y a d'embêtant, ajoute mon notaire, c'est qu'avant d'arriver où nous allons, nous tombons sur quatre kilomètres de côte en pleine forêt, avec des endroits où ça monte de dix pour cent et où l'on est forcé de grimper en première... »

« ... Mais vous n'avez pas besoin d'avoir peur, qu'il déclare, j'ai mon rigolo sur moi, et avant qu'ils nous fassent lever les mains, j'aurai le temps de leur envoyer quelques bonbons qui les feront réfléchir. »

— Je n'aimais pas ce genre de conversation... Je ne saurais dire si j'avais peur ou pas peur; j'aimais mieux ne pas me le demander.

« ... Voilà donc qu'avant d'aborder cette fameuse côte, deux, trois kilomètres avant, on veut éviter un cycliste, on fait un demi-tour de valse et l'on va terminer le tour complet dans un fossé, presque un petit ravin... »

« ... Aucune écorchure, je me hâte de vous le dire... »

— Et tu fais bien.

— Mais la voiture sérieusement amochée, des trucs essentiels fusillés et l'impossibilité de continuer, à moins de continuer dans le fossé. Mais il n'était pas éternel et il faudrait, à un moment donné, remonter à l'étage supérieur, ce qui, alors, était de toute impossibilité.

« Il n'y avait pas deux solutions. Ma troupe m'attendait là-bas. J'en avais pour une ou deux heures de marche. Je me rendrais en arrivant dans un garage. De là, j'enverrais un mécanicien au notaire et deux ou trois hommes pour le retirer du fossé. »

« Je pars donc tout seul sur la route, si peu en train et si préoccupé que je ne pense pas à emprunter le rigolo du notaire. D'ailleurs, il eût peut-être été un peu cavalier de lui demander de s'en démunir. »

« Le chemin à travers la forêt était déplorable. Il y avait des endroits où des orages avaient complètement esquiné le sol. La plupart des chauffeurs moins empotés et plus au courant que mon notaire... »

— Tu ne l'aimais pas à ce moment-là, ton notaire?

— ... Je disais que les autres chauffeurs faisaient un détour de près d'une lieue pour éviter cette forêt, et rouler sur des routes plus découvertes et plus vite séchées.

« ... Je m'en allai donc tout seul jusqu'à la forêt. J'avais mon portefeuille dans la poche intérieure de mon gilet, et mes trente mille francs de billets me pesaient plus lourd que s'ils avaient été en pièces de cent sous. »

« ... Je n'avais pas fait deux kilomètres sous bois que, soudain, à un tournant, j'aperçois à trois cents pas, une limousine grise arrêtée sur un bas-côté... On la remettait en route pour venir dans ma direction. Il y avait, dedans et autour de cette voiture, des hommes en casquette et en ulster, exactement habillés selon le signalement des bandits. »

— Il y a tout de même des hommes en ulster et en casquette qui ne sont pas des bandits...

— Je vous dis que c'en était, comme vous allez le voir par la suite.

— C'est palpitant...

— Je te garantis qu'en tout cas, moi, j'ai palpité, à ce moment-là... C'est même, je crois, cette palpitation qui m'a donné une idée de génie...

— Hé! nous l'attendions bien!

— Comme je n'avais pas passé le tournant, je me rejette en arrière pour être en dehors de leur vue... Je lance mon portefeuille dans les ronces. Et je lacère mon gilet, étoffe et doublure, avec un canif... Puis je me mets à crier, à hurler, à pleurer tant que j'avais de forces. Le tour complété par une petite crise de nerfs et de désespoir, vauté sur le côté de la route... La voiture arrive, des hommes s'arrêtent...

« — Qu'est-ce que c'est? » me dit l'un.

« ... Alors mes vieux, je leur sers un boniment extraordinaire. Je leur raconte que je suis un homme perdu, que mon patron m'avait donné des billets pour acheter des bœufs à la ville, que je viens d'être attaqué par des espèces de chemineaux qui m'ont fait tout mon pèze... »

— Et ça prend?

— Si ça prend! Il y en a un qui commence à me demander si ces hommes étaient à pied. Ce point paraissait l'intéresser beaucoup. Je réponds qu'ils étaient à pied, en effet...

« ... Il me demande s'ils ont pris à travers bois... Non, que je lui fais, ils ont continué sur la route, en galopant sérieusement vers une petite bagnole qu'ils avaient laissée là-bas...

» — Bon, que fait un gros type tout marron de peau, avec un accent de dix-huit pays. On va vous le rapporter, votre argent...

» ... Et les voilà qui se lancent sur la route...

— Ils ne t'emmenent pas avec eux ?

— Ils n'avaient pas la place. Et ils étaient pressés de rejoindre la bagnole. Et puis ils ne tenaient pas que je sois là, s'ils retrouvaient la galette...

» ... Même s'ils ne rejoignaient pas la bagnole dans la forêt — et j'avais toutes raisons de croire qu'ils ne la rejoindraient pas, ils continueraient certainement la poursuite beaucoup plus loin... Vous pensez. Ils faisaient là, pour une fois, un métier de gendarmes. Ils étaient couverts moralement. Ils n'avaient qu'à faire rendre gorge au voleur...

» ... Pour la question de me rapporter mon argent, à leur idée, ce serait peut-être un peu moins direct...

» Eux disparus dans le lointain, je suis entré dans les ronces pour retrouver mon portefeuille. Puis, je suis resté tapi là, en attendant les événements. Un bruit d'auto m'a donné des inquiétudes. Était-ce eux qui revenaient ? Non, c'était un brave fourgon de tringlots qui s'en allait à la ville et qui m'a pris en colis pour me déposer à destination.

» ... A la ville, je me suis acheté un gilet neuf au compte du patron. C'est même celui-là, tenez ! »

La preuve était irréfutable. Chaudane se leva pour nous laisser à notre impression, et s'en alla dans le couloir afin de contempler le paysage fuyant.

— C'est peut-être vrai, son histoire, dit le jeune premier.

— Tout est possible, dit la marquise.

— Ce qui m'étonne, si l'histoire est vraie, dit le jeune premier, c'est qu'il ait si bien joué la comédie.

— Il est peut-être bon dans les grands rôles, dit indulgemment la jeune première.

Un conseil judiciaire

Il est dur, quand on n'est plus un tout petit jeune homme, quand on est depuis plus de vingt ans éligible au Sénat, et que l'on a même dépassé la limite d'âge où les généraux à deux étoiles passent, avec une noble mélancolie, dans le cadre de réserve, il est vraiment pénible d'entrer sous la tutelle d'un monsieur qui n'est pas votre parent, pas même votre ami, mais un vague ami d'un ami indéterminé et qui n'a d'autre titre à vous régenter que le fait de s'être trouvé avec vous dans un wagon-couloir, parce que, par le plus grand des hasards, vous suiviez, vous et lui, le même itinéraire de vacances.

Il semble qu'en l'apercevant j'eus soudain le pressentiment qu'il allait exercer une influence détestable sur une ou deux semaines de ma vie... Je fis un mouvement pour ne pas le rencontrer... Mais, comme dans ces cas-là mon instinct de misanthropie est combattu par un besoin absurde de sociabilité, je m'avantai dans sa direction, attiré par une puissance fatale...

Après les : « Tiens, c'est vous?... Que faites-vous?... Où allez vous?... » inévitables, il me prit sous son bras et m'entraîna au wagon-restaurant, comme son homme lige. J'avais une place pour le second service; je ne voulais pas déjeuner trop tôt. Mais il me fit changer mon ticket et nous nous installâmes à une petite table de deux, où personne ne générât sa dictature.

Voilà en quoi consistait cette tyrannie : il était féroce regardant. Pour lui, c'était son affaire. Mais il surveillait, avec une sévérité implacable, l'emploi de mes propres deniers. Il fut tout de suite établi que chacun de nous paierait son écot, mais qu'il prenait la direction du jeu, pour que cet écot fût le plus réduit possible.

Je ne suis pas un grand buveur de vin. Mais je n'ai pas été habitué à boire de l'eau en mangeant, et il me semble — c'est certainement une idée — que cela gêne ma digestion.

Mais mon conseil judiciaire mit le holà, au moment où j'allais commander une modeste demi-macon. Il me dit avec autorité que ce vin était trop cher... Je crus qu'il l'avait déjà goûté... Je ne savais pas encore, à ce moment-là, que, pour apprécier le goût d'une boisson, ou la qualité d'une étoffe, ou la solidité d'un meuble, il n'avait jamais d'autre critérium que le prix demandé.

Je dus m'abstenir de café, et, bien entendu, de liqueurs, mais

il me força à manger beaucoup trop de ce qui était compris dans le menu.

Arrivé à une station, je voulus acheter un journal du matin que, dans la précipitation du départ, je n'avais pas eu le temps de prendre à la gare de Paris. Mais il me retint par la manche pendant que le vendeur de journaux vendait à quelqu'un d'autre le seul exemplaire qui restait.

— Inutile d'acheter ce journal. Il y a dans votre compartiment un voyageur qui l'a. Vous le lui empruntez ou vous le lirez pendant qu'il ira déjeuner.

Il avait un œil sur tout, comme on dit. Mais il n'avait pas remarqué que le journal du voyageur en question était un numéro de la veille. Je manquai un roman-feuilleton passionnant que je suivais avec angoisse. Les jours qui vinrent après, je ne pus, aux étapes, mettre la main sur le numéro qui m'avait fait défaut, de sorte que je ne sus jamais quelles étaient les origines d'un jeune comte espagnol, qui avait fait sa première apparition dans les six colonnes que je n'avais pu lire.

A la ville où je devais m'arrêter et que mon compagnon aussi, hélas ! avait choisie comme première étape, j'avais retenu une chambre dans un hôtel qui m'avait été indiqué. Mais il me persuada qu'il fallait décommander ce gîte, le palace en question étant hors de prix, et des plus inconfortables. J'ai su par la suite qu'il n'avait aucun renseignement là-dessus, mais qu'il considérait comme acquis que tout ce que je choisisais était nettement déplorable.

Le portier de l'hôtel, à qui je dis que je ne prenais pas la chambre, la donna tout de suite à un des voyageurs qui assiégeaient son comptoir, car l'hôtel en question était des plus courus. Mon conseil judiciaire regarda ces fous avec pitié. Puis, après une conférence avec un cocher dépenaillé, il m'emmena dans un autre hôtel, sans charme visible, où des pots à eau et des cuvettes ne cessaient de se heurter, en s'affligeant mutuellement de brèches assez graves.

Les chambres qu'on nous donna, placées sous les combles, avaient tout ce qu'il fallait pour servir à l'élève des jeunes poussins. Elle donnaient sur un mur très haut et très noir, auprès duquel un mur de prison, avec ses fenêtres grillées, eût paru riant et agréable.

« C'est très convenable, ici, affirma le camarade. »

Mais il affaiblit cet éloge déjà discret, en disant :

— Pour une nuit...

Il me proposa de visiter la ville.

J'acceptai, aucun lien vivace ne m'attachant à ces chambres. Et puis, j'avais besoin d'objets de première nécessité, tels que de la teinture d'iode et de l'encre à stylo. Mais je ne devais rien apporter de cela, car le chef de mon économe m'autorisa aucune de ces emplettes.

A l'entendre, cette ville était une sorte de coupe-gorge, où les Européens et les gens du nouveau continent étaient attirés par toutes les sirènes de la publicité, afin de leur placer, avec une majoration de 15 p. c., de l'eau dentifrice et de l'ouate hydrophile.

Cette histoire, je m'en rends compte, est trop triste, et je ne continuerai pas le récit de cette quinzaine de servitude monotone, où je fus privé de théâtre, de cinéma, de boissons glacées. Quant aux excursions dans le pays, il n'y fallait pas songer. Tous les chauffeurs d'auto, aux yeux de mon compagnon, et à mes yeux dociles, semblaient armés de poignards et d'espingoles. Comme il me voyait un peu dépité, il me persuada que tous les lacs de ce pays étaient des réductions manquées d'autres lacs que nous avions aperçus en chemin de fer, que les montagnes n'avaient aucun intérêt et que les cours d'eau n'offraient qu'un pittoresque très pauvre. Son amour de l'argent était tel qu'il préférait se dégouter lui-même de toutes les splendeurs de la nature.

Mais pourquoi en dégoutait-il les autres ?

Nous n'avions pas comme lui des compensations magnifiques. C'est, pour un avare, une telle jouissance d'économiser, qu'elle remplace pour lui largement toutes les satisfactions de la terre.

Malheureusement, tout le monde n'a pas le don de l'avarice.

Malheureusement ? Est-ce malheureusement qu'il faut dire ?

Comme, je crois, l'a dit Paul Adam, on pourrait dire à l'éloge des avares qu'ils sont des poètes, que le premier avare a compris qu'un louis d'or avait une valeur très supérieure à celle que lui assigne le tableau des devises, car il représente un grand nombre de possibilités d'achat. A quoi le bon sens du fabuliste répond qu'il ne représente rien du tout, puisque son détenteur ne l'utilise

pas. Les avarés sont des rêveurs, qui n'ont que le sens des possibilités.

On a pu dire justement que ni les avarés ni les prodigues ne savaient calculer.

L'avarice est une conception de la vie qui se défend. Seulement, quand on ne l'a pas adoptée, c'est ennuyeux de rencontrer des gens qui vous l'imposent.

Quand je quittai mon compagnon de voyage, il me regarda avec une tristesse altruiste, comme si je m'en allais aux abîmes. Moi, je fis tous mes efforts pour ne pas avoir l'air trop pressé de prendre congé, c'est-à-dire de commencer mes vacances.

Une nouvelle hostellerie

Où allons-nous déjeuner?

Il était près d'une heure, et la prochaine grande ville se trouvait à 80 kilomètres. Sur la carte la ligne rouge de la grand'route était traversée par des hachures inquiétantes... Certainement notre voiture ne pourrait pas donner toute sa vitesse. On avait décidé expressément de déjeuner dans la ville en question.

Il est telles décisions que l'appétit modifie, surtout quand il est aiguë par l'air des chemins.

A deux ou trois lieues de là il y avait bien une petite sous-préfecture. Mais les guides n'indiquaient là qu'un petit *Hôtel du Commerce*, pourvu de deux salles de bains pour dix-huit chambres, ce qui n'annonçait pas le dernier mot du confort. On ne disait rien des repas... Ce n'était pas très rassurant.

Or, en arrivant à l'entrée de la petite ville, nous aperçûmes une maison neuve, et une enseigne : *Hostellerie Durand*... Elle avait poussé, cette auberge bienfaisante, après l'impression de notre guide, qui ne pouvait donc en faire mention. Mais nous aperçûmes devant la porte une demi-douzaine de voitures, et cela, c'est un signe excellent. Inconnue encore des guides, la maison devait être célèbre déjà chez les fins connaisseurs. Pas d'hésitation possible, il fallait s'arrêter là. Sur le seuil, la patronne du logis nous attendait, les bras largement ouverts.

Peut-on déjeuner?

... Quelle demande!

A travers un petit vestibule, encombré de manteaux et de chapeaux, elle nous amena jusqu'à une porte vitrée, qui se trouvait à côté d'une autre porte, où on lisait : *Restaurant*.

— Vous allez manger dans ce petit cabinet, à quatre comme vous êtes, vous y serez tout à fait bien.

Et comme je faisais mine d'ouvrir la porte du restaurant pour y jeter un coup d'œil sur l'assistance...

— Non, dit-elle, vivement, cette porte est condamnée à cause du courant d'air. On entre dans le restaurant par la cour.

... Je fus un peu surpris, mais enfin c'était plausible, et je n'insistai point... Et puis, nous avions faim. Des hors-d'œuvre de bon aspect nous attendaient sur la table. Ils furent suivis d'une omelette au lard de premier ordre, et d'une volaille truffée fort recommandable. Le vin, bien que discuté par un pédant de la gastronomie qui voyageait avec nous, fut déclaré excellent à la majorité de trois voix contre un seul opposant. Les fruits étaient presque aussi bons qu'à Paris. Enfin, le café mérita tous les éloges, et chacun sait que c'est là une indication sérieuse en faveur d'un établissement.

Après avoir goûté ce café, je m'étais levé pour aller chercher des cigarettes dans la poche de mon manteau. Dans le vestibule je me trouvais en présence du patron lui-même qui s'appretait à paraître devant ses clients reconnaissants, et à recueillir leurs louanges.

Mais, je le connaissais, ce Durand! Il était l'un des sept ou huit Durand qui étaient mes amis intimes. Et même celui-là, je le tutoyais. C'était l'un de mes anciens interprètes. Il avait proféré sur deux ou trois scènes des paroles que j'avais écrites. Il les avait dites assez fidèlement, ma foi! en dépit de quelques modifications dues à sa fantaisie personnelle et à son manque de mémoire.

— C'est à toi, cette maison?

— Mais, oui, je l'ai ouverte, il y a quinze jours.

— Et tu fais déjà des affaires magnifiques, dis-je en désignant les portemanteaux, couverts de pardessus de voyage, de chapeaux, de casquettes, de cache-col...

— Oui, oui, fit-il sans exaltation. Veux-tu jeter un coup d'œil dans la salle à manger?

— Je croyais qu'on ne pouvait pas ouvrir cette porte?

— Pour toi, mais pour toi seul, je vais lever la consigne...

Il ouvrit la porte. J'aperçus une assez vaste salle à manger occupée par des tables, mais absolument privée de convives.

— Tes clients sont déjà partis?

— Ils ne sont pas encore entrés.

— Mais ces pardessus?

— Ce sont les pardessus de toute ma famille...

— Et ces voitures devant la porte?

— Nous avons dans la ville un garage, où il y a toujours un certain nombre de tacots qui ne font rien. Je me suis arrangé avec le garagiste. Il m'envoie cinq ou six voitures tous les jours à 10 heures, sans les nettoyer, bien entendu. Ce sont des « appelants » comme dans la chasse au canard. Tu vois qu'ils servent à quelque chose, puisqu'ils m'ont valu le plaisir de ta visite. J'ai d'ailleurs un bon chef de cuisine, et je fais en sorte de ne pas empoisonner les « appelés » afin qu'ils signalent la maison à leurs petits camarades. Je t'ai dit tout cela parce que tu es un frère. Ne le raconte pas à tes copains.

... Je promis d'être discret, mais je suis libéré de ma promesse... Car, trois mois après, en passant dans la même bourgade, je vis une salle à manger toute pleine. Auparavant, j'avais aperçu dans la rue une belle file d'autos couvertes d'une poussière loyale, qui ne venaient pas du garage. C'étaient désormais des « appelants » bénévoles. Il n'y avait pas besoin de figuration, et la clientèle « chiquée » pouvait rester au garage.

TRISTAN BERNARD.

Les Années tournantes

Le mois de janvier a vu paraître un très beau livre de M. Daniel-Rops (1). Après les campagnes publicitaires des prix Goncourt, des prix Fœmina et autres « voyages au fond de la nuit », on respire devant ces pages fortes, franches, nées d'un sentiment inquiet, d'un cœur loyal et d'une intelligence lucide. Par-dessus tout, d'une vraie sympathie pour l'homme. Il serait vain de répéter dans cette *Revue* que la crise économique n'est qu'un aspect du désordre général des esprits. Pour ces années troubles, que nous vivons, M. Daniel-Rops a repris l'expression d'*Années tournantes* appliquée par certains historiens du Premier Empire à la période 1808-1811 qui fixa les destins de Napoléon Bonaparte. Que nous traversions des années aussi décisives, non plus pour un homme, ni pour un régime, mais pour des peuples entiers et pour la civilisation elle-même, personne n'en doute plus. On a beau dire de toutes parts que l'après-guerre, c'est-à-dire que l'époque de la facilité est finie, cela ne signifie rien, sinon un cri d'égoïsme matérialiste, car la facilité de l'après-guerre n'a été l'apanage que d'un certain nombre de pays seulement : ni la Russie, ni l'Italie, ni l'Allemagne, ni l'Europe centrale, ni l'Orient n'ont connu les mois joyeux de l'américanisme triomphant. Ce que l'on nomme la crise n'est en somme que l'extension à l'Amérique et à l'Europe occidentale d'une inquiétude qui travaille l'humanité depuis longtemps.

Or, il s'est trouvé une génération de jeunes gens que cette inquiétude a profondément marqués de traits différents mais qui portent en eux un air de famille indiscutable. Cette jeunesse des années de facilité s'est refusée au bonheur facile, à l'optimisme universel. Elle a été qualifiée d'extravagante, de romantique, de folle, de stérile. Dans une plaquette qui a fait quelque bruit, l'un de ses mentors lui a reproché de n'avoir rien produit pendant les dix

(1) *Les Années tournantes*, par DANIEL-ROPS, aux Editions du Siècle, 7, rue Servandoni, Paris.

années de son effervescence. Mais M. Henri Massis a mal posé le problème : il s'agissait bien de littérature! Il y a bien autres choses ici-bas et là-haut que les livres. C'est précisément quelque chose dans le ciel que cherchait à travers mille erreurs cette jeunesse dont nul ne s'occupait. Elle n'avait pas « fait la guerre » : on le lui a reproché amèrement comme si elle était responsable de son âge. Elle avait grandi vaille dans les grandes et immorales vacances de l'« arrière ». Lorsque ses aînés revinrent du front, ils ne lui dirent rien, à elle qui était prête à se suspendre à leurs lèvres. Les anciens combattants, du moins en France, se formèrent en syndicats pour obtenir des pensions. Là se borna le rôle civique de ceux qui avaient gagné la victoire par leur sang et qui la perdirent pour avoir trop aimé leur portefeuille. Abandonnée à elle-même, cette génération qu'on qualifia de génération de l'inquiétude, fut prise alors d'un pressentiment prophétique : elle se jeta dans la frénésie de vivre comme si elle n'avait que quelques années d'existence devant elle.

M. Daniel-Rops jette aujourd'hui sur elle des regards d'une frémissante amitié. Alors que d'autres dressent son bilan littéraire, il se penche plutôt sur son bilan humain, et trouve que celui-ci est beaucoup plus riche que ne le prétendent les censeurs qui ne voulaient pas la guider. Son effort, qui prit parfois des formes désespérées, aura crié à notre âge de « réalisme économique » que l'homme ne vit pas seulement de pain. Elle fréquenta les dancings, certes, cette jeunesse qu'on traitait de fauve et de sans-cœur, mais avec l'infini regret de ne pouvoir fréquenter les temples de l'esprit que les magiciens du « réalisme » avaient fermés.

Hors de l'Europe extrême-occidentale et de l'Amérique, l'inquiétude de la jeunesse s'est bien vite transformée en action spirituelle. J'eusse désiré que M. Daniel-Rops insistât sur ces mouvements politiques et sociaux qui ont bouleversé l'Italie, la Russie ou l'Allemagne, et dont la génération de l'inquiétude fut l'héroïne. Alors qu'en France elle joua un rôle prophétique en présentant la venue de la Grande Pénitence indispensable pour racheter les excès du matérialisme, la jeunesse d'autres pays se lança à corps perdu dans une action qui puisait son énergie dans les forces spirituelles. Il est dans le livre que nous louons une page remarquable de jugement hardi et indépendant : celle qui relève la base spirituelle du Plan quinquennal russe dont la presse capitaliste raille ou prédit l'insuccès, sans chercher à saisir ce que les sacrifices consentis à sa pratique par la jeunesse bolchévique révèlent de foi dans la beauté de l'abnégation supérieure à la béate satisfaction assurée d'un bonheur grossier.

Revenons à la jeunesse de M. Daniel-Rops qui est la nôtre : son orgueilleuse inquiétude n'a pas voulu croire à la continuité d'une satisfaction matérielle dont l'inhumanité a fait naître la crise. Pour avoir sacrifié l'esprit, la religion et la morale à la Machine, l'homme s'est soudain trouvé nu devant ses hauts fourneaux et le réseau de ses fils électriques. Ce que l'inquiétude ailée des jeunes gens avait pressenti avec cette divination du merveilleux qui tenait presque encore à leur enfance, des hommes qui ne sont ni des enfants, ni des poètes viennent de le reconnaître en des termes qui ressemblent à une confession. Est-il besoin de rappeler la retentissante déclaration de M. André Tardieu, le chef de la politique réaliste affirmant que les satisfactions purement matérielles et le progrès du machinisme sont incapables d'assurer la paix dans le cœur des hommes? Est-ce donc peu de chose que d'avoir précédé de son inquiétude, même incohérente, les constatations amères de ceux, les prétendus sages, qui ont eu la conduite des affaires?

M. Daniel-Rops, après avoir défendu la génération de l'inquiétude, sa génération, s'attaque avec la ferme courtoisie d'une raison sûre de son bon droit, à ceux qui le blâmèrent, lui et ses frères, sans leur apporter le moindre secours. Comme ici, plus qu'ailleurs encore, nous nous sentons d'accord avec lui! Qui donc, sauf la

religion catholique dans les Encycliques papales que nul ne nous commentait, s'est penché sur nous?

Quel est le maître qui a tenté d'apaiser notre soif non seulement de savoir — nous étions gorgés de science — mais de croire? Qui nous a donné des raisons spirituelles de vie et d'action? Qui — dans les Lettres, la Politique ou les Affaires — s'est préoccupé de nous élever vers ce domaine du spirituel dont l'inconnu faisait notre tourment? Voilà les questions que nous sommes en droit de poser à ceux qui blâment notre stérilité en se flattant de l'avoir prédite. Stérilité féconde si elle a conduit nos aînés hors des routes de l'Économique et si elle a rétabli la hiérarchie que rappelle M. Daniel-Rops : l'Esprit d'abord, la Politique ensuite et l'Économie à leur service.

Ces réflexions souveraines, ces analyses passionnées, ces attaques lucides et respectueuses sont écrites dans une langue qui nous ravit : on retrouve en elle des gouttes d'or barrésiennes, des inflexions d'une voix de Martigues que nous aimâmes, un sens classique des harmonies proportionnées, et même une fougue romantique. Mais ces trésors qui appartiennent aussi à d'autres sont sertis d'une lumière immatérielle qui les fait resplendir d'une originalité incontestable, je veux dire l'amour profond de l'homme, de son vrai nom, la charité. C'est peut-être à ce don, peu connu parmi les qualités littéraires, que M. Daniel-Rops devra le meilleur de son succès et l'audience des adolescents d'aujourd'hui.

PHILIPPE DE ZARA.

La malle mystérieuse

Le vendredi 26 juillet 1889 disparaissait M. Toussaint-Augustin Gouffé, titulaire d'une des importantes charges d'huissier à Paris. Crime, fugue ou suicide? A travers d'inverosimilables péripéties la vérité finit par se faire jour. Le 20 décembre 1890 l'assassin, Eyrard, était condamné à mort et exécuté le 2 février suivant. M. Pierre Bouchardon, qui instruisit pendant la guerre tant de graves affaires d'espionnage, et qui est actuellement conseiller à la Cour de Cassation à Paris, publiera bientôt chez Albin Michel, à Paris, l'histoire complète de cette cause célèbre. M. Bouchardon consacre ses loisirs à relire les dossiers d'affaires qui passionnèrent l'opinion publique et dans une série de volumes plus captivants les uns que les autres il reconstitue, par le menu, des crimes qui illustrent trop bien, hélas! ce mot de Balzac : « Enfin, toutes les horreurs que les romanciers croient inventer sont toujours au-dessous de la vérité »...

Les quelques pages du prochain livre de M. Bouchardon que nous publions aujourd'hui ne manqueront pas d'inciter nos lecteurs formés — ce n'est pas une lecture pour enfants! — à lire en entier ce récit passionnant.

Maître Gouffé

Gouffé avait vu le jour le 27 octobre 1840, à Dammartin (Seine-et-Marne), où son père, cultivateur aisé et bien plus que septuagénaire, vivait encore. A l'âge de deux ans, il s'était, en dégringolant d'un tas de pommes, blessé à la cheville du pied droit dans des conditions assez graves, pour que, sans parler de la cicatrice à jamais visible, la totalité du membre meurtri en eût conservé un amaigrissement considérable. Et, de cette lésion, était résultée une boiterie discrète, mais sans remède.

Plus tard, vers sa dix-huitième année, il avait souffert d'une hydarthrose du genou droit, pour laquelle un médecin mal inspiré n'avait pas hésité à conseiller l'amputation. Mais, fort opportunément, son père l'avait fait examiner par le célèbre Velpeau, qui s'était opposé à toute intervention chirurgicale, et les choses étaient rentrées dans l'ordre.

Jeune homme, il avait appris la procédure dans diverses études d'huissier et il n'avait laissé partout que de favorables souvenirs.

Entre-temps, il avait été réformé du service militaire, le 2 mai 1861, en raison de son infirmité. Puis, il avait fait choix d'une carrière. Par décret du 11 avril 1866, il avait été nommé huissier à Argenteuil. Il avait acheté sa charge 40,000 francs, dont ses parents lui avaient avancé les trois quarts. Actif, rompu aux affaires, de rapports courtois, il avait su faire fructifier cette étude et mettre de côté une somme suffisante pour devenir, dix ans plus tard, exactement le 11 juillet 1876, huissier parisien. Cette fois, il avait acquitté de ses propres deniers le prix de cession : 160,000 francs, et, jusqu'au 26 juillet 1889, son ascension avait été ininterrompue. Dès 1888, son actif net s'élevait à plus de 750,000 francs, dans lesquels on pouvait faire figurer la valeur de l'office ministériel pour un quart environ. Gouffé avait de l'entregent, il menait les affaires avec rondeur. S'il avait été, comme beaucoup de ses confrères, l'objet de quelques plaintes, aucune n'avait entraîné pour lui de suites disciplinaires.

Bref, il se trouvait à la tête d'une des plus florissantes études de Paris. Investiture flatteuse, il était devenu l'huissier du *Figaro*. Il avait même *instrumenté* pour ce journal en une circonstance assez curieuse.

C'était à l'époque où des marchands peu scrupuleux avaient l'habitude d'en louer des exemplaires à beaucoup de cafés pour les reprendre le soir et les renvoyer, le lendemain matin, rue Drouot, comme invendus.

M^e Gouffé fut chargé de constater la fraude. Il se rendit alors, chaque jour, dans un certain nombre d'établissements. Jouant un certain désœuvré, il demandait le *Figaro*, en même temps qu'une consommation à laquelle il ne touchait guère — son estomac n'y eût pas tenu — puis il marquait d'une griffe imperceptible le numéro mis à sa disposition. Et le tour était joué.

Fort éprouvé à la mort de sa femme, il avait, avec le temps, repris goût à la vie, mais son état de santé ne laissait pas que de l'inquiéter. Depuis plusieurs années, d'ailleurs, il avait recouru aux lumières du D^r Jacques-François-Edouard Hervieux, médecin des hôpitaux et membre de l'Académie de médecine. Celui-ci l'avait soigné, dès 1880, pour une angine rhumatismale avec contraction des mâchoires et occlusion de la bouche, véritable esquinancie dont n'avait eu raison que l'ouverture d'un abcès amygdalien. En 1885, une hydarthrose de même origine — c'était la seconde — avait envahi le genou droit et, cette fois, la guérison s'était fait longtemps attendre. Gouffé avait dû garder la position horizontale pendant deux mois, et l'atrophie de la jambe, stigmate de son accident lointain, s'était encore accentuée. Pour comble d'infortune, deux ans après l'apparition de l'hydarthrose du genou, le cou-de-pied droit était devenu le siège d'une tuméfaction rhumatismogoutteuse, et l'élément goutteux s'était affirmé par le transfert, de ce gonflement au gros orteil.

C'étaient là bien des misères, et, devant son médecin, l'huissier manifestait souvent ses appréhensions. Il craignait des retours offensifs, assez violents ou assez répétés pour lui interdire l'exercice de sa profession. Autre chose le démoralisait encore : il avait la crampe des écrivains.

Après avoir fait connaître à M. Doppfer ces diverses particularités, le D^r Hervieux ajouta :

— M^e Gouffé est d'abord aimable et souriant. Mais il se laisse trop facilement abattre. Pour une indisposition bénigne le tenant éloigné de ses affaires, je l'ai vu pleurer comme un enfant. Sa voix est grêle, un peu féminine; sa prononciation affectée d'un léger zézaïement. Je signale encore que les dents de sa mâchoire supérieure sont assez écartées.

A le détailler encore, l'huissier de la rue Montmartre était un homme d'assez haute taille, un peu déhanché d'allure; il avait le sourcil dru, le teint clair et l'œil bleu. Ses cheveux blond cendré, déjà rares sur le sommet de la tête, étaient coupés à l'anglaise et ramenés à plat sur le front. D'une nuance encore plus claire apparaissait sa barbe. Il la portait en pointe au menton et très courte sur les joues. Sa lèvre s'ornait de monstaches aux poils assez longs et fournis. Enfin, les lobes de ses oreilles, qu'il avait grandes, venaient se perdre dans la joue au-dessus du maxillaire.

Bien qu'il fut grand fumeur devant l'Eternel, ses dents, à peine jaunies, avaient bien résisté à l'abus de la pipe et du cigare. À son âge, il n'en avait perdu qu'une seule.

Le jour de sa disparition, Gouffé, qui soignait sa mise, portait avec élégance un complet-jaquette en drap gris fer, de bonne coupe, et il avait coiffé son chapeau habituel — un haut de forme.

Tout son linge était marqué aux initiales A. G. entrelacées.

Quels bijoux, quels objets intimes portait-il sur sa personne? C'était, en premier lieu, une chaîne, dite *tour de cou*, une montre en or à ancre et à remontoir, dix-neuf lignes, n^o 59475. Cette chaîne, à laquelle il attachait un culte de pieux souvenir, car elle lui avait été donnée par sa mère, ne mesurait pas moins d'un mètre de longueur; elle était faite de filigranes très fins, qu'emprisonnait un coulant ovale.

A son petit doigt brillait un lourd anneau d'or, serti d'un cabochon bleu entre deux diamants à facettes. Il l'avait acheté, dix-huit mois auparavant, pour une somme d'environ six cents francs, chez le bijoutier Passani, 3, rue Payenne.

Son porte-monnaie, genre *officier*, était usé à l'extrême, mais il négligeait de le remplacer et y conservait à demeure un louis de cent francs avec un jeton de présence de la chambre des huissiers.

Le lorgnon dont il faisait usage avait une monture en acier nickelé et sortait de chez Cam, opticien, 24, rue de la Paix.

Dernier détail — il n'en est pas *a priori* d'inutiles, dans les affaires criminelles — le 26 juillet, Gouffé avait emporté un parapluie.

Et la presse, qui avait été très lente à s'émouvoir, consacrait maintenant chaque jour une rubrique à l'affaire.

Le *Figaro* en avait parlé le premier. Dans son numéro du 30 juillet, il avait annoncé la disparition et corsé son article de détails généralement exacts.

Moins bien informés et plus romanesques avaient été le *Petit Journal* et l'*Intransigeant*. Le premier avait écrit, le 31 juillet, après avoir publié la nouvelle :

On ne croit pas que M. Gouffé, dont la situation de fortune était assez brillante, ait disparu pour échapper à des responsabilités pécuniaires. Sa disparition serait plutôt, si nous en croyons nos informations, le résultat d'un drame intime, sur lequel il serait prématuré d'insister avant de plus amples recherches.

Le 1^{er} août, l'*Intransigeant* s'était fait plus officieux encore :

On s'est beaucoup occupé de la disparition de M. Gouffé, huissier au n^o 148, rue Montmartre, et l'on a été jusqu'à parler de séquestration ou d'assassinat mystérieux. Nous croyons que, si la police recherchait M. Gouffé à Aix, elle obtiendrait peut-être de ses nouvelles.

Et le même jour, pour ne pas demeurer en reste de mystère, le *Petit Journal* avait bâti tout un drame, où il donnait des rôles à une femme voilée et à un mari jaloux.

Gouffé, insinuaient-ils, pourrait bien avoir été victime d'une aventure galante. On parle beaucoup d'une femme mariée, fort jolie, qui l'avait chargé de la conduite de ses affaires. Elle le venait voir en voiture fermée, frappait discrètement à la porte du bureau particulier et était reçue aussitôt, sans avoir à passer par l'étude. « Prenez garde, avait dit à Gouffé l'un de ses amis, le mari n'est pas commode. »

Et la feuille populaire ajoutait :

Cette prédiction s'est-elle réalisée? C'est ce qui, jusqu'à présent paraît le plus probable. M. Gouffé aurait été attiré dans un guet-apens. Le mari outragé se serait vengé et, pour faire disparaître toute trace des relations de sa femme avec l'huissier, serait venu, avec les clefs de l'étude, prendre les lettres qu'il savait trouver dans la table de M. Gouffé. On cherche, on tâtonne, on brûle peut-être, mais on ne sait rien encore de positif.

Le surlendemain, 3 août, tout était remis en question.

M. Gouffé reste introuvable, avouait le *Petit Journal*. *Vivant ou mort, sa trace semble à présent tout à fait perdue. Il serait oiseux de revenir en détail sur toutes les suppositions qui ont été faites depuis quatre jours. De toutes les pistes jusqu'à présent suivies, aucune n'a donné de résultat.*

Mais, le 5 août, la même gazette se remettait à broder.

Il paraît maintenant probable que M. Gouffé a dû être emmené, dans la banlieue de Paris, dans une villa isolée. Arrivé là, il aurait été tué presque aussitôt, et son corps enterré dans le jardin.

Il convient d'arrêter là cette revue de presse. La flambée des informations s'éteignit vers le milieu du mois. En France, les impressions sont aussi vives que peu durables. Un événement chasse l'autre. Dès le 16 août, les grands journaux passèrent à un nouveau sujet; ils entretenaient leurs lecteurs d'un crime affreux, commis dans la grande banlieue lyonnaise et bientôt attribué à trois chenevans de barrière.

Le cadavre de la Tour de Millery

A seize kilomètres de la grande ville, au lieu que l'on nomme la « Tour de Millery », la route départementale de Givors à Lyon longe et domine la ligne du chemin de fer, dont elle n'est séparée que par un taillis boisé et un sentier. De l'autre côté de la voie, c'est le Rhône, que le passant aperçoit comme à ses pieds, car le parapet de la route, à moins de se pencher au-dessus, cache tout le reste.

Le dimanche 11 août, un rentier du voisinage, M. Louis Philippe, signala au cantonnier Denis Coffy que, depuis quelque temps déjà, une odeur insupportable montait du fouillis d'arbustes et de ronces.

Des bohémiens traversaient souvent la région : « Quelque chien crevé qu'ils auront jeté en passant! » pensa Coffy. Et il ajouta tout haut : « Demain, je dois travailler dans ces parages; je rechercherai quelle bête peut sentir de la sorte. »

Mais il ne descendit dans le fourré que le 13 août. Ce jour-là, le maître valet de M^{mes} Bec de Ljèvre l'avait prévenu, à son tour, que, depuis près de trois semaines, ses maîtresses ne pouvaient passer par là sans se boucher le nez, chaque fois qu'elles se rendaient à l'église.

S'ouvrant un chemin à la serpe, il explora les lieux. La puanteur le guidait. Il découvrit bientôt, à six pas de la route, un gros sac, qu'un acacia avait empêché de glisser plus avant. Des mouches tourbillonnaient tout autour et un relent de cadavre prenait à la gorge.

Sans pousser plus loin ses recherches, le cantonnier courut prévenir le maire de Millery et revint bientôt, escorté du garde champêtre Jacques Mange. Avec son trident, il fit rouler le sac jusqu'au sentier et le fendit dans toute sa longueur. Il venait d'ouvrir le linceul d'un homme nu, en pleine décomposition, et dans les chairs duquel les vers avaient élu domicile. La tête avait pour capuchon une toile cirée de couleur noire, en forme de trapèze, qu'une cordelette enroulée cinq fois autour du cou fixait solidement.

Le corps, replié sur lui-même, avait été ligoté avec un seul lien, dont les tours apparaissaient si nombreux et si enchevêtrés qu'il devenait impossible de les suivre dans tous leurs méandres. On était parti des pieds pour remonter jusqu'à la nuque et redescendre ensuite, après maints enroulements. C'était comme une ancre de cordes.

Les deux hommes se regardèrent épouvanés. Ils eurent cependant le courage de traîner le sac au bord du sentier, à 150 mètres environ de la gare de Millery, puis, après l'avoir recouvert de quelques poignées d'herbe, ils s'en furent prévenir le juge de paix de Givors et la brigade de gendarmerie des Sept-Chemins.

Il pouvait être 4 heures du soir. A minuit, le parquet de Lyon accourait, assisté d'un médecin légiste, le docteur Paul-Antoine-Jules Bernard, ancien préparateur au laboratoire de médecine légale de la Faculté. Ce fut en ce dernier lieu qu'entre 2 heures et 3 heures du matin, sur l'ordre du juge d'instruction Bastid, le cantonnier conduisit le cadavre. Le transport s'effectua sur un char à bancs.

Le 14 août, dès la première heure, le docteur Bernard procéda à l'autopsie.

La décomposition était tellement avancée que les yeux et le nez avaient disparu. Les cheveux et la barbe se détachaient au toucher. La première grosse molaire droite manquait à la mâchoire supérieure. Dans l'estomac apparaissait une pâte chymeuse, au milieu de laquelle se distinguaient nettement des morceaux de carotte et des débris de haricots verts. Les organes thoraciques étaient putréfiés, ainsi que le foie, la rate, les reins et la vessie. La masse encéphalique se présentait sous la forme d'une bouillie semi-liquide.

Pas d'autres lésions que les fractures des deux cornes supérieures du cartilage thyroïde. « Je crois, put conclure le médecin-légiste, que la victime a été étranglée à l'aide de la main. Sans doute, je n'ai pas relevé, sur le cou, de traces de violences, telles qu'égratignures, ecchymoses ou infiltrations sanguines. Mais, en raison de la date de la mort et de la décomposition des chairs, de telles constatations étaient matériellement impossibles. »

Le docteur Bernard pensa que le corps avait été ligoté, soit immédiatement après le crime, soit plutôt deux jours après environ, au moment où la rigidité cadavérique avait disparu. A son avis, la putréfaction avait dû s'accomplir dans le sac et le décès était survenu deux ou trois heures après le dernier repas.

Du rapport médical, il y avait encore à retenir — et ces deux

points allaient prendre, dans les jours à venir, une particulière importance — que la mort, autant qu'on pût se montrer affirmatif remontait à trois ou cinq semaines et que les cheveux, bien fournis et longs de dix à douze centimètres au sommet de la tête, étaient de couleur noire.

Très approximativement, l'expert fixa le poids de l'inconnu à 65 kilos et sa taille à 1 m. 75. Quant à l'âge, il le situa entre trente-cinq et quarante-cinq ans.

Le 14 août, le parquet requit information contre inconnu pour assassinat, et le premier soin des magistrats lyonnais fut de s'enquérir du point de savoir si quelque disparition n'avait pas été signalée dans le pays.

Evidemment, il fallait explorer plus loin que Millery. Toutefois, une dame Martin, née Marie-Antoinette-Victorine, Jarousson, demeurant à proximité du lieu de la découverte, vint déclarer que son mari, dont elle était séparée de fait depuis le 16 janvier, ne lui avait jamais donné de ses nouvelles et qu'elle l'avait fait en vain rechercher à Marseille où elle le croyait. On la mit en présence du cadavre. Mais elle ne le reconnut pas et elle signala cette particularité qui eût suffi à écarter tout risque de méprise : l'absent était complètement chauve.

On songea à des habitants de Lyon : à un sieur Joseph Grange, marqué d'une large tache sur l'œil gauche et disparu du domicile conjugal, 278, rue Duguesclin, le 5 février; à un sieur Edmond-Joseph Meyer, ayant abandonné son foyer, 26, rue Money, depuis un peu moins d'un mois. Les deux pistes ne valaient rien.

On songea encore à un Russe, professeur de piano, Nicolas de Pumenoff, dont la mère habitait Florence. On songea surtout à un certain Daniel Daudier qui avait quitté brusquement, le 5 juillet, la chambre garnie qu'il occupait à l'Hôtel des Chemins de fer, 8, Cours Charlemagne. C'était une manière d'excentrique, invariablement vêtu d'un pantalon vert et d'une vareuse en laine noire fermée au col par un bouton d'or. Un béret rouge complétait ce singulier costume. Ni Pumenoff, ni Daudier n'étaient allés au bout du monde. On devait les retrouver, l'un à Montreux, l'autre à Nice.

Mais si elle n'arrivait pas à mettre un nom sur le visage putréfié de l'inconnu de la Tour de Millery, l'instruction, le hasard aidant, faisait, dans le voisinage, de fort intéressantes découvertes.

Le jeudi 15 août, vers 11 heures du matin, Alphonse Richard se rendait avec son fils, un bambin de neuf ans, à la cueillette des escargots. Il suivait le chemin qui va de la Mouche à Saint-Genis, et le long duquel foisonnent les rondes et les arbrisseaux sauvages. Furetant partout, il eut l'idée de regarder à travers un assez gros buisson, qui masquait un fossé à demi rempli d'eau. Là trempaient d'assez nombreux morceaux de bois. Il les retira l'un après l'autre et se rendit compte aussitôt qu'il s'agissait des débris d'une malle spacieuse, qu'avait recouverte une toile cirée de couleur marron. Il en compta exactement trente-huit. Le mieux conservé de tous était encore le couvercle cerclé de bandes de fer et hérissé de clous à grosse tête de cuivre.

Sa première idée fut de s'approprier le tas pour en allumer son feu. Mais il réfléchit que, la malle ayant été peut-être volée, mieux valait avertir les gendarmes. Au préalable, il s'en fut emprunter la bouquette d'un cousin à lui, et après y avoir entassé, comme il put, le chargement, il le roula jusqu'à sa porte.

Prévenu aussitôt après, le brigadier Gilbert Thomas, de Saint-Genis-Laval, se transporta au domicile de Richard et s'efforça de reconstituer la malle. Il constata qu'elle était presque neuve et fermait au moyen d'une serrure. Le coffre proprement dit était en bois de sycomore et le fond en bois de sapin. L'intérieur se trouvait tapissé d'un papier à fond blanc parsemé d'étoiles bleues. Sur le couvercle apparaissaient deux étiquettes de chemin de fer. Pour ne pas les détériorer, il coupa le morceau de toile sur lesquelles elles étaient collées.

Pendant que ces singuliers événements s'accomplissaient là-bas, M. Goron lisait avec soin les journaux, et certain rapprochement le hantait, qu'il se formulait ainsi à lui-même : « A Paris, je vois un crime sans cadavre. A Lyon, c'est un cadavre sans crime. Pourquoi ne s'agirait-il pas d'une seule et même affaire? »

Il voulut en avoir le cœur net. Avec l'assentiment de M. Doppier, le brigadier Soudais, de la Sûreté parisienne, l'un des meilleurs lieutenants du chef, prit le train de Lyon, avec Landry.

Les deux voyageurs arrivèrent en cette ville le 21 août. Le soir même, ils descendirent dans les sous-sols de la Faculté de médecine et, à la lueur d'une lanterne, ils regardèrent.

Mais à peine Landry eut-il dévisagé le cadavre, qu'il s'écria en se voilant les yeux :

— Non, ce n'est pas, ce ne peut être mon beau-frère. Je vois des cheveux noirs et abondants, alors que Gouffé les avait d'une autre couleur et beaucoup plus courts. De plus, il portait d'assez longues moustaches que je ne retrouve pas. J'affirme donc, sans erreur possible, que le mort ici présent m'est inconnu.

Du reste, venant à l'appui de cette méconnaissance formelle, les premiers témoignages semblaient démontrer que l'affaire de Lyon n'avait aucun lien avec celle de Paris.

A quelle date avait disparu Gouffé? Le 26 juillet, un peu après 7 h. 10 du soir :

Or, une dame Marie Turin, propriétaire à Vernaison, déposait que, *bien avant la fin de juillet*, les ouvriers qui passaient sur le chemin avaient senti l'insupportable odeur du taillis et l'on se rappelle encore que le docteur Bernard, opérant le 14 août, avait estimé que la mort pouvait remonter à cinq semaines.

Au surplus, les policiers lyonnais venaient de faire un coup de maître. Ils avaient retrouvé le cocher de fiacre qui avait transporté la malle... le 6 juillet.

Le cocher Laforge

C'était un certain Etienne Laforge, dit *Bock 3*, âgé de vingt et un ans, déjà condamné, en 1885, pour tentative d'escroquerie, et indicateur occasionnel de la Sûreté lyonnaise.

Le 22 août, il fit au commissaire spécial Ramondencq les graves révélations qu'on va lire :

— Dans la soirée du 6 juillet dernier, vers sept heures, je stationnais, avec ma voiture, sur le plateau de la gare Perrache, quand un inconnu m'aborda et me demanda combien je lui prendrais pour le mener un peu plus loin qu'Irigny : « Douze francs, sans compter le pourboire », répondis-je. Il marchanda et, ma foi, pour ne pas perdre la course, j'acceptai dix francs. Il me dit alors : « Venez prendre ma malle qui se trouve au bas des escaliers » J'y allai et je vis effectivement une malle-chapelière, auprès de laquelle se tenaient deux autres individus. A ceux-ci je donnai un coup de main pour la hisser sur l'impériale et j'évaluai son poids à quatre-vingts kilos environ. Ils montèrent ensuite à l'intérieur de mon fiacre, pendant que le client, avec lequel j'avais traité, s'asseyait à côté de moi sur le siège. Nous étions à Irigny à huit heures un quart. Mon voisin descendit et, après avoir échangé quelques mots avec les deux autres, il me demanda de pousser un peu plus loin, dans la direction de Millery. Je roulai encore pendant deux ou trois kilomètres. A ce moment, on me pria d'arrêter, puis les voyageurs déchargèrent la malle et me payèrent le prix convenu. Il pouvait être huit heures et demie. Comme je faisais tourner mon cheval pour reprendre la direction de Lyon, mon premier client me courut après et me fit cette proposition : « Si vous voulez nous attendre une petite heure et nous ramener ensuite à la ville, nous vous donnerons cinq francs encore. » Et quand j'eus accepté, il m'invita, sans me fournir aucune explication, à mettre mes lanternes en veilleuse. Je fis mieux. Je les éteignis. Ce qui me valut du reste, quelques instants plus tard, les invectives d'un charretier : « Bougre de manant, vous ne pouvez donc pas vous éclairer? J'ai failli me jeter dans votre voiture. »

» Une heure et demie après, les trois hommes revinrent avec la malle vide. Je me rendis compte aisément de la différence de poids, en la rechargeant sur l'impériale. Nous prîmes finalement le chemin de Lyon. En face des abattoirs de Perrache, vers dix heures, mes clients me firent arrêter et me payèrent.

» C'étaient des jeunes hommes de vingt à vingt-cinq ans. Devant moi, ils ne se sont pas appelés par leurs noms. Toutefois, à plusieurs reprises, mon proche voisin — un individu à petite moustache, au teint un peu bronzé, et portant, au-dessus de l'œil droit, une cicatrice très apparente, a interpellé les deux autres en ces termes : « Ohé, la coterie ». Tous étaient coiffés de chapeaux mous en feutre grisâtre et assez convenablement vêtus.

» Quant à la malle, elle était volumineuse. Recouverte d'une toile cirée de couleur sombre, elle portait de gros clous jaunes. »

Le commissaire Ramondencq considéra que Laforge ne disait pas toute la vérité. Il crut à des omissions volontaires; il nota des invraisemblances.

Pouvait-on admettre, en effet, que trois individus, dont l'intérêt

le plus clair était de cacher leur crime, fussent descendus de voiture à plusieurs kilomètres de l'endroit où avait été jeté le cadavre et qu'ils eussent parcouru cette distance à pied, avant neuf heures du soir, sur une route des plus fréquentées, en emportant avec eux une très lourde malle? C'était grave imprudence, car ils s'exposaient ainsi à être remarqués des passants, surtout pendant la traversée du village de Vernaison.

Comment s'expliquer, d'autre part, qu'après s'être débarrassés du cadavre, les assassins fussent revenus sur leurs pas, en rapportant la malle vide; surtout, que ce coffre, déposé à Lyon le même soir devant les abattoirs de Perrache, eût été retrouvé en morceaux, un mois après, derrière un buisson, sur le territoire de Saint-Genis-Laval.

Mais c'était au juge d'instruction qu'il appartenait maintenant d'entendre Laforge et de le confesser à loisir.

Toutefois, le commissaire ne voulut pas se séparer du témoin, sans lui demander quelques renseignements encore.

Le lendemain, 23 août, il lui représenta la malle, que, de Saint-Genis, il avait fait transporter dans son bureau.

— Je la reconnais positivement, s'écria le cocher. Même toile cirée, même couvercle, mêmes clous en cuivre jaune, qui ne brillent pas beaucoup plus que le 6 juillet.

Depuis quelques jours, se trouvaient sous les verrous trois jeunes chenapans de l'agglomération lyonnaise : Paul-Michel Chatin, François Revol et Adrien-Apollinaire Bouvanin. L'aîné n'avait pas vingt et un ans et, le 9 juillet, tous avaient assailli, à coups de couteau, pour les dévaliser, les époux Flattard, qui tenaient restaurant à Grand-Camp, sur les bords du Rhône. C'étaient des dévoyés, sans cesse à changer d'état et de domicile, paresseux, intempérants, courant les filles, fréquentant les brasseries et en rapports étroits avec la basse pègre. Revol, le plus âgé, qui avait été apprenti mécanicien et aide-maçon, prenait le titre d'ingénieur des chemins de fer. Chatin, le plus instruit — il avait usé, pendant dix-huit mois, ses culottes sur les bancs du lycée de Bourg — avait cloué, sur la porte de sa mansarde, un écriteau avec ces mots : ETUDES SOCIALES.

Quand M. Ramondencq eut présenté, le 24 août, à Laforge, d'abord la photographie de Revol, et ensuite Revol lui-même, le cocher fit cette déclaration :

— Voilà, me semble-t-il, l'un de ceux qui occupaient l'intérieur de ma voiture. C'est bien la taille, la tournure générale; je retrouve même le vêtement quadrillé dont il était revêtu. Malheureusement, je ne l'ai pas assez dévisagé la nuit, pour pouvoir le reconnaître en toute certitude.

L'instruction avait été confiée pour quelques jours au juge Bastid, en attendant que son collègue Vial, qui en devait assumer la charge définitive, eût achevé son congé annuel.

A peine revenu à Lyon, ce second magistrat se donna corps et âme à sa lourde tâche. Il se piqua au jeu et entendit faire diligence. L'affaire était d'ailleurs assez grave pour absorber toute sa sollicitude.

D'abord, il chargea la maison Bon et Garcin *Au Canon d'Or*, rue de la Belle-Cordière, de reconstituer la malle en son état primitif. L'opération fut confiée aux coffretiers François Duveau et Jean Cormod; elle se présentait comme délicate et donnait la nausée, tant les morceaux sentaient encore le cadavre. Une odeur insupportable ne tarda pas à envahir l'atelier, incommodant Duveau au point de le rendre malade.

Cependant, le travail fut mené à bonne fin et l'on constata alors que la malle, à laquelle il ne manquait que quelques éclats de bois insignifiants, mesurait les dimensions suivantes : 90 centimètres de long, 50 de large, et 65 de haut.

L'on termina par cette expérience quelque peu macabre. Cormod se logea à l'intérieur. On referma sur lui le couvercle, et, quand on l'eût délivré, il assura qu'il avait tenu aisément.

Faut-il ajouter, pour ne rien omettre, que, le jeudi 22 août le cantonnier Coffy avait découvert sur le parapet de la route, à l'endroit même d'où avait été lancé le sac renfermant le cadavre, un clou en cuivre, tout pareil à ceux de la malle, et, attachée à une ficelle, une petite clef? C'était, ainsi qu'un simple essai à la serrure le démontra, celle de la malle mystérieuse.

Les 27 et 31 août, le juge Vial entendit Laforge et le harcela de questions.

Il savait que, deux ou trois jours après la découverte du corps,

le cocher était entré, 8, Cours Charlemagne, à l'Hôtel des Chemins de fer, et avait engagé conversation avec la patronne, M^{me} Levet, née Antoinette Bonnamant. « C'est moi le *fiacrier*, qui ai conduit ces individus. » — « Quels individus ? » — « Mais vous savez bien ! Vos trois types. » Et M^{me} Levet avait songé aussitôt à Bouvanin et à Revol, qu'elle avait logés du 22 juin au 10 juillet. Elle s'était rappelée encore que Chatin était leur compagnon habituel.

Or, circonstance dont il est à peine besoin de souligner la gravité, ses deux locataires avaient déouché durant la nuit du 6 au 7 juillet.

Convaincu que Laforge n'avait livré encore qu'une partie de son secret, M. Vial ne lui fit grâce d'aucune objection.

— Pourquoi, demanda-t-il, avez-vous accepté aussi peu d'argent pour une course aussi longue (32 kilomètres aller et retour), alors surtout que vous transportiez trois voyageurs et une malle fort lourde ? N'avez-vous pas trouvé étrange, d'autre part, que vos clients aient emporté à bras un pareil colis pendant plusieurs kilomètres, quand il leur était si facile de se faire conduire jusqu'à destination ? Comment surtout des assassins seraient-ils revenus par la même route et auraient-ils rapporté une malle susceptible, par son odeur ou ses taches suspectes, d'attirer, à son passage à l'octroi, l'attention des employés ? La prudence la plus élémentaire ne leur commandait-elle pas de la briser en quelque cachette ? Avouez donc franchement ce que vous avez vu et ce que vous avez fait.

Et Laforge de balbutier de vagues réponses :

— Je n'ai rien vu. On m'a tenu à l'écart de tout.

Il fut mis en présence de l'hôtesse du Cours Charlemagne. Comme il osa la démentir, le juge lui rappela le serment qu'il avait prêté et fit un suprême appel à ses sentiments de franchise. Il lui parla de sa femme et de sa fille.

Alors, le *fiacrier* se mit à fondre en larmes et il parla à mots entrecoupés :

— Eh bien oui, je ne vous ai pas dit toute la vérité... J'ai conduit les trois individus plus loin... tout près de l'endroit où ils ont jeté le cadavre. Ils sont revenus avec la malle vide, et m'ont fait prendre alors le chemin de Pierre-Bénite. Près de la Mouche, ils m'ont donné pour la seconde fois l'ordre d'arrêter. Ils ont emporté la malle et quand, une vingtaine de minutes après, je les ai vus repartir, ils avaient les mains vides. Une fois à Lyon, ils m'ont brûlé la politesse sur le Cours Perrache, à hauteur de la caserne. Et comme je leur réclamais les 5 francs supplémentaires qu'ils m'avaient promis, l'un d'eux m'a lancé cette menace : « Avise-toi seulement de dire où nous nous sommes débarrassés de la malle et je te tords le cou. J'ai l'habitude. Du reste, si ce n'est pas moi, ce sera un autre. » J'ai remarqué qu'il avait emboîté ses doigts dans un coup de poing américain.

Le juge demanda, inflexible :

— Qui vous a tenu ce langage.

— Revol.

— Et maintenant, vite, nommez les deux autres ?

— Je ne les ai pas reconnus.

— Laforge, vous mentez. Prenez garde. Ce n'est pas de votre franchise que vous avez à redouter les suites, mais uniquement d'une attitude qui pourrait relever de la complicité.

— Eh bien ! Revol était en compagnie de Bouvanin et de Chatin. Je les connais bien tous les trois et j'ajoute que, durant le voyage, Chatin était assis à côté de moi, sur le siège. Si j'ai hésité jusqu'à ce jour à les dénoncer c'est que je les sais capables de tout et prêts à se venger.

Le devoir des magistrats était tout tracé. Le 1^{er} septembre, le parquet requérait information, du chef d'assassinat, contre les clients du cocher Laforge.

Le crime de Grand-Camp ! Le crime de Millery ! Le dernier suffisait pour que trois têtes tombassent sur l'une des places publiques de Lyon.

PIERRE BOUCHARDON,
Conseiller à la Cour de Cassation de Paris.

Culture allemande

Pendant une semaine entière la presse nationaliste a hurlé de toutes ses voix contre l'exposition d'Art belge, qui a ouvert ses portes, d'ailleurs sans incident, dimanche dernier. Le point de départ de cette campagne (je ne dis pas : la cause), est l'expulsion du vicaire Gilles d'Eupen. La liaison entre les deux événements s'opéra à la fois dans le domaine sentimental et sur le terrain politique. On clama à la provocation devant l'intention de proposer des œuvres d'art belge à l'admiration du public allemand, alors que les « frères de race » d'Eupen et Malmédy étaient soumis à la persécution de tortionnaires belges. C'est argument revêtit plusieurs variantes. « Il est impossible, pouvait-on lire dans la presse allemande, que nous admirions des œuvres de la culture belge, alors que nos frères opprimés se voient retranchés de tout contact avec la culture allemande », ou bien : « Comment pouvons-nous entretenir des relations intellectuelles avec un peuple dont la politique dans ses territoires allemands trahit un tel mépris des usages des peuples civilisés et spécialement de la culture allemande ? » Dans l'échauffement de la polémique, certains journaux ne reculaient pas devant les élucubrations les plus fantastiques : un journal de province découvrit un sombre complot tramé par l'évêque de Liège, le Pape, le général des Jésuites et les Polonais. Les racistes y mirent leur grain de sel : la critique d'art (?) d'un journal pangermaniste déclara, avant d'avoir vu l'exposition, que cet art ne répondait pas à l'idéal germanique (sans penser sans doute qu'il reniait beaucoup de « frères » flamands, pour lesquels ces milieux témoignent généralement d'une sollicitude larvoyante). Bref, les journaux de droite, après s'être égosillés à qui mieux mieux, déclarèrent, drapés dans leur dignité, que leur honneur national leur interdisait de rendre compte de l'exposition. Ils lui avaient fait, en attendant, et sans le vouloir, une fameuse réclame, malgré la terreur qu'ils font peser sur les patriotes trop tièdes. Toute cette indignation trahissait d'ailleurs le « chiqué » à cent pas et elle cachait mal une manœuvre politique de basse espèce. On voulait, devant l'ouverture imminente de l'exposition, arracher au Gouvernement une capitulation dans l'affaire de l'abbé Gilles ; si l'on n'y réussissait pas, il s'agissait de raviver à tout prix la plaie créée par le différend d'Eupen-Malmédy, et de faire comprendre, par un exemple frappant, au Gouvernement belge, que la plaie serait rouverte à toute occasion ; enfin il fallait faire échouer l'exposition, manifestation belge, conçue de plus dans un esprit de rapprochement.

La lettre de démission du professeur Poelzig, président en exercice de l'Académie, vint éclairer l'incident et le faire dévier en même temps sur le terrain de la politique intérieure. Poelzig exposait d'abord que l'exposition était préparée depuis de longs mois avec le plein accord et la collaboration du Gouvernement allemand. Il rappela que cette exposition avait été conçue comme réplique à des manifestations artistiques organisées en ce moment à Bruxelles, où les musiciens allemands avaient d'ailleurs toujours été accueillis avec faveur. Démasqué, le Gouvernement fit passer une note, dans laquelle il rappelait les manifestations artistiques allemandes — passées et projetées — en Belgique, attirait l'attention sur le fait que l'exposition était préparée depuis de longs mois et ne pouvait en réalité être mise en relation avec l'affaire Gilles, déclarant enfin qu'il avait reçu l'assurance que les territoires d'Eupen-Malmédy ne seraient pas soumis à un régime d'exception.

Ces déclarations ne firent que redoubler la fureur de la droite qui ne désarma pas sur le terrain où elle s'était engagée, mais tourna de plus ses flèches contre le Gouvernement qu'elle accusa de manquer d'instinct national. La presse de gauche intervint à ce moment. Elle remit en mémoire les nombreuses manifestations artistiques accueillies avec une égale faveur en Belgique. Elle soutint la thèse que les incidents politiques ne doivent pas se régler sur le terrain artistique, domaine qui reste l'ultime réserve où tous les esprits peuvent communier dans le même culte. Elle démasqua enfin les basses intentions réactionnaires et xénophobes qui se cachaient derrière la feinte indignation des nationalistes : il s'agissait entre autres d'atteindre le professeur Poelzig et même le Gouvernement. La bataille se déchaîna sur le terrain de la politique intérieure ; la vieille fissure droite-gauche s'approfondit, les deux partis se lançant des invectives par-dessus l'exposition,

déjà passée au second plan. Un nouveau *Kulturkampf*, une nouvelle phase de la lutte pour la culture, se livra en Allemagne autour d'une initiative belge.

L'attitude des autorités allemandes est d'ailleurs singulière. Après avoir approuvé l'idée de l'exposition, avoir collaboré à son organisation pratique et avoir promis de l'inaugurer solennellement, voici que le chantage éhonté au patriotisme exercé par la presse de droite les font hésiter et fléchir. Un à un les représentants qualifiés de l'Allemagne se défilent et ce n'est qu'à la réflexion, devant les risques que courent les intérêts allemands à l'étranger, que quelques fonctionnaires apeurés sont « commandés » à l'inauguration. L'on put assister au piteux spectacle des rats fuyant le navire qui prenait eau. Un sentiment élémentaire de dignité poussa alors les organisateurs belges à proposer de renoncer à toute cérémonie. Les autorités allemandes sautèrent sur cette proposition qui les délivrait d'un angoissant cauchemar : elles échappaient à la vindicte dont les menaçaient les terroristes nationalistes et se déchargeaient de la responsabilité d'incidents éventuels. Après ce geste de Ponce-Pilate, elles affectèrent de tolérer l'exposition, vouée aux gémonies par les braillards nationalistes, et se réservèrent d'en alléguer l'exemple, lorsqu'il sera question de productions artistiques allemandes en Belgique. Mais cette dérobade ne décharge pas le Gouvernement allemand de l'obligation de donner une réponse à quelques questions qui restent ouvertes. C'est en effet tout le problème des relations intellectuelles entre la Belgique et l'Allemagne qui a été posé. Oui ou non, le Gouvernement allemand entend-il entretenir des relations avec la Belgique dans le domaine des arts? Oui ou non, estime-t-il que les différends politiques doivent être réglés sur le terrain artistiques? Quel accueil souhaite-t-il enfin que l'on réserve en Belgique aux artistes allemands? Il ne suffit pas de se défilier devant le danger, et de céder à la pression des « ultra », pour esquiver une question capitale dans les relations entre peuples civilisés.

Les témoins de cette lamentable campagne qui ont quelque souci de l'avenir de notre civilisation européenne en ont suivi les développements avec inquiétude et tristesse. Voici qu'un pays, la Belgique, qui serait cependant en droit de dresser à charge de l'Allemagne le plus formidable réquisitoire qu'une nation ait jamais déposé contre une autre, voici que ce pays fait un geste de réconciliation loyale et choisit la manifestation la plus indusentable : il expose au public cultivé d'Allemagne les productions de son art national. En réponse, la partie la plus tapageuse, et la plus bornée, il est vrai, de l'opinion allemande soulève une campagne à propos d'un fait de droit public interne, l'expulsion d'un étranger, dont elle ne connaît ni les raisons politiques ni les circonstances juridiques. Elle joint, dans une basse tentative de chantage, un incident, qui est tout au plus du domaine diplomatique, à une manifestation d'une haute portée artistique et spirituelle. Jusqu'à présent il était admis que le domaine de l'art était soustrait aux querelles nationales; même pendant la sanglante mêlée, les peuples conservèrent un culte pour les œuvres d'art de leurs adversaires. Il appartenait aux nationalistes allemands de descendre à cette dernière abjection.

Certes, il serait puéril de nier l'existence des conflits de caractère politique. Mais il a toujours été admis jusqu'à présent entre les peuples civilisés que ces conflits se vidaient par certaines méthodes éprouvées qui sont celles de la diplomatie internationale. C'est, en effet, l'effort de toute civilisation que de distinguer, de répartir, de différencier, de même que c'est l'effet de toute éducation de réserver, de contraindre, de discipliner. Entre les individus ces disciplines s'appellent la politesse, entre nations la courtoisie internationale. Chez le primitif toutes les notions sont confondues dans une sorte de bouillie cérébrale et les impulsions commandées par des instincts physiques. Les peuples barbares sortent de leurs forêts natales pour se jeter sur leurs voisins en poussant des cris. Il faut constater une fois de plus que les barbares campent encore à l'ombre des feuilles teutonnes et que les Allemands sont arrivés avec un retard de mille ans à la civilisation. Il a fallu que les juifs installés chez eux, qui peuvent au moins en appeler à leur sagesse millénaire, les rappellent aux règles de la raison, à la prudence dans les gestes et aux lois du courage civique. Quant à nous, qui pourrions cependant nous livrer à des rapprochements singulièrement évocateurs et rappeler que la patrie de Goethe est aussi celle de certains massacres en gros, nous nous abstenons de ces arguments grossiers, et en rendant aux œuvres d'art allemandes

l'hommage que mérite leur beauté, nous marquerons, à l'égard des braillards étourdis et malappris, toute la distance qui sépare une culture affinée des débordements d'une rage inepte.

Paroles " dans l'air "

Il y a quelque chose de pourri au royaume du Suffrage Universel. L'Allemagne ingouvernable, une France mal gouvernée. La démission de von Schleicher et la chute de Paul-Boncour créaient, hier, une de ces « rencontres » historiques où il serait par trop facile de voir un simple jeu de hasard. J'entends bien que le général « limogé » gouvernait contre la masse, cependant qu'une majorité qui va de M. Leygues à M. Léon Blum entendait extraire d'une Chambre cartelliste « toutes les virtualités » — ainsi dit-on en charabia parlementaire — de la délégation populaire. Mais voici von Schleicher battu avant la bataille! Et ce gros homme de Chéron qui remporte à Lisioux ses grotesques indignations, sa fausse barbe, sa réputation de sourcier, ses palinodies et sa redingote d'un autre âge!

« Une crise ministérielle n'a jamais tué un régime, disent les optimistes. La République en a vu d'autres ». Voire! Pour qui ne s'endort pas dans une quiète indifférence, dans une sécurité trompeuse, la France que nous aimons, malgré ses errements, est à la croisée des chemins. On n'arrête pas avec des bouts de loi improvisés au gré d'une assemblée sans dignité le flot grondant des marées populaires. « Nous réprimerons avec la dernière énergie la grève de l'impôt! » tonne un ministre des Finances qui n'a su que capituler devant les ukases de l'extrême-gauche. C'est trop de jactance, et c'est trop de faiblesse. Les manifestations des commerçants, des industriels, des agriculteurs, des contribuables, on peut les disperser une fois, deux fois, dix fois. La députation nationale perd dans chaque bagarre un peu de ce prestige que lui valait encore la mystique démocratique. A l'heure actuelle, député égale fripouille dans le langage commun, qui est le langage de tous. Le parlementarisme est un cadavre. *Jam foetet.*

On n'a jamais autant parlé de dictature, d'ailleurs. A gauche plutôt qu'à droite. Ce qui est un autre signe des temps. Paul-Boncour avait crié très haut ses intentions de « faire neuf ». Robespierre à la manque, il s'écroule sans gloire après avoir régné sans cran. M. Joseph Caillaux s'agite beaucoup dans la coulisse. Il frétille. Le mot « autorité » revient sans cesse sur ses lèvres, comme réapparaît, entre deux tours de passe-passe, la muscade du prestidigitateur. Mais l'heure du Rubicon ne sonne pas deux fois. Le Coq de Mamers s'est trop hâté de jouer au César.

Or voici la rentrée en scène d'André Tardieu. Les élections de mai avaient condamné sa politique nationale. Le vaincu d'hier connaît les vertus du silence. Il s'est tu. Les démocraties oublient si vite! Encore faut-il respecter les convenances. Comme qui dirait d'un minimum de deuil. André Tardieu l'a fixé à huit mois. Pendant que M. Herriot usait sa popularité à force de jérémiades, de catastrophiques pronostics et d'apologies indécentes, l'ex-leader de l'Union nationale se faisait un tremplin de son effacement. Si l'occasion n'a qu'un cheveu, il faut avouer qu'André Tardieu a saisi avec une opportunité rare l'heure de son retour.

La conférence qu'il a prononcée vendredi à la Salle de Géographie est comme le discours-programme du chef qui n'a pas renoncé. Toute la partie négative est du meilleur Tardieu. Nous ne nous y attarderons pas cependant, sinon pour souligner une déclaration de faillite. L'orateur ne croit plus à l'Union nationale, espoir

suprême d'un Franklin-Bouillon. L'expérience Clemenceau, l'expérience Poincaré, sa propre et triple expérience l'ont édifié sur les risques d'une succession qu'un passé, qui est un passif, hypothèque. Ce que dit l'ancien président du Conseil de la crise économique et de la situation extérieure mériterait, d'ailleurs, une audience attentive. « Disposé aux transactions, rebelle aux soumissions » : tel doit apparaître l'Etat fort. La France n'a rien à gagner à cette politique de la main tendue qu'André Tardieu lui-même appelait, *Briand regnante*, la politique du chien crevé.

Mais les éléments constructifs ne manquent pas dans cette harangue. Avec sa clarté coutumière, cet art du discours bien charpenté qu'il a pris dans la fréquentation des classiques (et que l'on compare, à ce propos, aux sérénades inachevées d'Aristide les sonates en trois mouvements de Tardieu), l'orateur dégage ses conclusions. Elles sont quatre.

Tout d'abord, il s'agit de retirer à la Chambre l'initiative en matière de dépenses. Réforme grave. La Chambre est élue pour voter le budget. Réforme devenue nécessaire, du jour où chaque député s'est fait le pourvoyeur de chaque prébendier qu'est chacun de ses électeurs. Il ne faut pas dire rien que du mal du cadre administratif des fonctionnaires de France. Clercs de la chancellerie, officiers des finances et officiers de justice, les fonctionnaires royaux ont, patiemment, avec intelligence et zèle, créé cette machine robuste qu'est le pouvoir centralisé. Si la République est encore debout, elle le doit à ses cadres. Mais qui dit cadres dit limites. Aujourd'hui il n'y a plus de limites, plus de frein. Les Assurances sociales ont ouvert le robinet de toutes les surenchères. La Chambre de M. Tardieu discutera les chiffres du Doit et de l'Avoir. Elle n'ajoutera plus des zéros à la colonne où s'inscrivaient les privilèges du mastroquet, du bouilleur de cru, du cantonnier de France et de Navarre.

Le droit de dissolution est entre les mains du président du Conseil. Cela signifie le renforcement de l'exécutif. L'idée était dans l'air. Et elle est antilibérale. Tout ce discours n'est qu'une condamnation sans appel « des abus dont le libéralisme et le matérialisme ont marqué le dernier siècle ». « Y a-t-il donc fatalement un élément de faiblesse dans la nature de toute République? » se demande, après Lincoln, André Tardieu. Oui, si la République est le règne du laisser-aller et du vouloir jouir, le règne de ces profiteurs irresponsables qui vont des « sophistes d'Athènes » aux « bonnets carrés des anciens Parlements » — et nous pourrions ajouter aux « bonnets d'âne des Parlements d'aujourd'hui ».

Referendum avec le suffrage des femmes. Ici, la formule que nous avons sous les yeux n'est pas claire. Tardieu veut-il accorder aux femmes le droit de vote, ou simplement les associer à ces vastes consultations qui arbitraient les grands conflits politiques? Nous avouons notre répugnance pour un système de Suffrage Universel universalisé. On ne détruit pas une erreur en la propageant. Il reste que le referendum mitigé (on pourrait s'entendre sur le projet du Club national et social : le peuple sera consulté à la demande du Président de la République si celui-ci désapprouve un texte de loi voté deux fois par les Chambres) est un frein salutaire à la tyrannie des factions. L'audace de quelques-uns y trouverait un sûr correctif. Et l'on ne verrait plus un gouvernement étranglé entre deux impératifs d'une quelconque C. G. T. Pour appliquer le principe du referendum à notre pays, il serait curieux de dénombrer les suffrages que rencontre dans la bourgeoisie libérale la politique « cartellisante » d'un Foucart et de ses Jeunes Turcs.

Enfin — et ceci est parler d'or — incompatibilité de certaines doctrines subversives et du service de l'Etat. De toutes les tarés du régime parlementaire il n'en est pas de plus odieuse que celle qui « sganarellise » en quelque sorte l'Etat bafoué et content. « Tu m'insultes : donc je te paie! » Suprême aberration! Fond

des coupes! La liberté est devenue la pire des licerces. Et l'on a pu dire qu'une condamnation politique infamante était, dans la République des camarades, la meilleure plate-forme électorale. La Belgique n'a-t-elle pas été quelquefois cette République prête à toutes les complaisances?... Il serait cruel d'insister.

Quelle sera dans le pays la répercussion du discours du « mirobolant? » M. Herriot a déjà pris position. Pour ce romantique attardé, la mystique républicaine garde toutes ses séductions. Dans un grand geste de théâtre, il vole au secours de Marianne. Il a voté pour Paul-Becour. Ce qui n'a pas sauvé Paul-Boncour. Ce qui ne sauvera peut-être pas Marianne. D'autre part, André Tardieu ne croit pas à un rebondir imminent. Aux journalistes qui l'interrogeaient à sa sortie de l'Élysée : « Vous me reverrez ici dans un mois », a-t-il prédit. Mais le pays, qui en a assez des « photographiés sur le perron » de M. Albert Lebrun, pourrait bien se fâcher à plus brève échéance. La fin du discours m'a frappé. André Tardieu fait appel aux masses indéfinies. C'est dans les profondeurs de la nation qu'il cherche « les ressorts du sursaut ». Ainsi Mussolini sonnait-il, aux fêtes décennales, le ralliement d'un tiers parti. Comparaison n'est pas raison. Je n'endosserais pas à Tardieu la chemise noire. Il y a su tout quelque chose de pourri dans les oligarchies vénales, jouisseuses, imbeciles, bavardes, parasitaires — et que pourrait bien balayer la conjuration du mépris.

29 janvier.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

P. S. — *M. Daladier est Premier Ministre. On prend les mêmes et on recommence! Mais déjà les physiognomonistes s'affligent — ou se réjouissent — de son menton carré. Allons! M. Daladier, faites honneur au menton dictatorial! Hitler règne à Berlin. Et vive la République!...*

Hiver mystique

*L'Hiver a détaché la Terre d'elle-même.
Elle apparaît sincère et pure, sous le ciel
Agrandi de ce jour de soleil et de gel,
Avec la froide netteté d'un théorème.*

*Plus de mystère : l'œil peut suivre sans effort
La ligne dessinée et la route suivie,
Dans sa logique simple et sûre, par la vie,
Telles que les fixa, sculpturales, la mort.*

*Lisons notre destin en ces métamorphoses :
Il faut, nous dépouillant, comme d'un souvenir,
Des feuilles et des fleurs fugaces, devenir
Vrais, hors du jeu trompeur des rêves et des poses;*

*Nus devant Dieu, laissant, sur nos cœurs affermis,
Mordre le dur ciseau des ultimes retouches,
Imposant le fiat ineffable à nos bouches,
Aux lois d'éternité par avance soumis.*

*Clartés de l'Absolu! Que le regret se taise
De tout ce qui charma l'illusion du cœur.
Tu m'apprends le secret douloureux et vainqueur,
Hiver, chaste saison, ô glorieuse Ascèse!*

CAMILLE MÉLLOY.

La crise française

On croit trop aisément à la mort d'un esprit public alors qu'il ne se trouve qu'engourdi par un sommeil léger. Ceux qui comptaient sur une France passive et empêtrée dans des difficultés de détail viennent de subir une étrange et rapide surprise. Ces citoyens qu'on pensait prêts à tout supporter, ces foyers qu'on imaginait tout occupés à défendre leur vie journalière dans la plus douloureuse des crises, voici que, soudain, ils semblent oublier le présent pour ne plus songer qu'à l'avenir et pour préserver avant tout leur existence de demain. Et ce n'est point dans les partis que s'opère aujourd'hui, chez nous, ce réveil de l'esprit public, mais dans les corps naturels de la nation, dans ses groupes normaux et tangibles : le métier, la famille, l'association. Il a suffi qu'on ajoute un poids apparemment léger à une charge déjà accablante pour que les épaules se redressent d'un mouvement commun et rejettent le poids et la charge. Ce ne sont point 12,000 communistes qui, le 25 janvier 1933, ont descendu l'avenir des Champs-Élysées et ont menacé d'envahir la Chambre, ce sont 12,000 agriculteurs venus de leurs campagnes, représentants d'un humble et tenace travail, d'une solide volonté de vivre, d'un champ, d'un toit et d'un village. Et ce que venaient réclamer ces hommes, ce n'était point je ne sais quel partage des biens inspiré par une idéologie socialiste, mais simplement leur droit à la vie et ce respect que tout Etat non barbare devrait avoir pour les personnes et pour les familles. Pour n'être pas des bandes révolutionnaires, ces cohortes d'hommes au visage hâlé par les pluies, rougi par le froid, n'avaient rien de paisibles et platoniques protestataires. Un communiqué officiel a signalé « quelques bagarres » ; il eût fallu dire des échauffourées. J'ai vu moi-même un homme d'une cinquantaine d'années, au cou trop large pour un col trop dur, s'arrêter soudain devant un officier municipal et lui dire : « La prochaine fois on viendra avec des fusils ». Le lieutenant de police, qui avait reçu des ordres de calme, feignit de n'avoir pas compris et s'éloigna un peu trop vite pour un homme tranquille. Il est juste, bon, excellent même, que, malgré l'hypocrite assurance des bulletins du ministère de l'Intérieur, de tels faits et de tels états d'esprit soient connus à l'étranger. Ils ont, en effet, un sens profond ; ils ne sont pas des anecdotes isolées mais des traits significatifs d'une mentalité qui s'affirme et gronde. Il ne faut pas craindre de le dire, la situation française actuelle (et, notre courageux confrère Gaëtan Svanovain a été presque seul à le signaler dans la presse) est une situation révolutionnaire. Comment, dans quel sens et pourquoi ? C'est ce qui reste à déterminer...

* * *

Pour ne rien dénaturer des faits existants, il convient d'abord de les dénombrer et de réfléchir sur leur caractère.

Les protestations actuelles ne s'adressent pas tant à un homme — M. Chéron — ou à un ministère, — le ministère Paul-Boncour — qu'à un régime qui, après deux années de crise chaque jour plus aiguë, se révèle incapable d'apporter d'autre remède que celui de la tyrannie impersonnelle, fiscale et étatiste. Liés à un plan de réforme profonde de l'Etat, à une politique nationale et internationale cohérente, à une nouvelle idéologie sociale plus humaine et plus clairvoyante, bien des sacrifices seraient consentis — et consentis dans toutes les classes. Ce qu'affirment les protestataires, ce n'est point : « Arrêtez-vous, plus d'impôts nouveaux ! », mais : « Changez ! ». Et les plus lucides d'entre eux exploitent le cri public : « Commencez par changer les causes qui ont provoqué une telle ruine et de telles misères ». On est en présence, non seulement d'une volonté, mais d'une sorte d'instinct collectif, de pressentiment intellectuel de la nation. Ce n'est point un politique ou un étudiant mais un ouvrier tourneur dans une usine d'automobiles qui nous disait ces jours derniers : « Quand une machine tourne aussi mal que la société d'aujourd'hui, on la réforme et on la remplace ». De pareilles paroles, on le voit, traduisent, beaucoup plus que des impulsions transitoires, d'amères et graves méditations. C'est à leur lumière qu'il faut examiner les faits, sans fièvre d'ailleurs comme sans aveugle scepticisme. Elles font entrer assez avant dans l'âme d'un peuple !

On a le droit, devant la crise et la réaction actuelles, d'employer ce mot, car c'est bien un peuple — en ce qu'il a de plus sain et de

plus sage — qui s'est dressé, créant ainsi une situation révolutionnaire. Qu'on consulte seulement l'éphéméride politique de ces jours derniers... Ce fut d'abord la protestation de 20,000 anciens combattants à la salle Bullier, protestation aussi efficace qu'énergique, car loin de rester purement négative elle proposait des solutions : « Nous savons bien, affirmaient ces hommes touchés dans leur chair par la guerre, que la situation comporte des efforts exceptionnels ; nous savons aussi que des profiteurs se sont glissés parmi nous qui, n'étant point là pour le danger, se trouveront là pour les pensions ; nous reconnaissons que chaque département du budget doit être réduit, comprimé — et notre budget comme les autres. Mais qu'un Etat aveugle, anonyme, ne se mêle pas d'instaurer une justice abstraite chez ceux-là mêmes qui l'ont suivi au-delà de la justice. Qu'on nous donne des chiffres, nous ferons nous-mêmes, entre nous, avec compétence, la police de nos associations et la réduction de notre budget par l'élimination des parasites et les sacrifices consentis. Ce que nous refusons, c'est la tyrannie d'une administration sans visage, commandée elle-même par un pouvoir de politiciens ». Juste, équitable revendication, et qui a le mérite de poser en termes fort clairs la question du citoyen contre les pouvoirs. Il y a là une tendance symptomatique, celle qui amène les plus sérieux et les plus pondérés des hommes à refouler l'Etat dans ses seules fonctions naturelles. La formule même des anciens combattants est celle où pourrait tenir tout le programme d'une révolution personaliste en face de l'état de choses actuel : « L'Etat, protecteur des libertés ». Ce à quoi aspirent les 20,000 hommes réunis à Bullier et les centaines de milliers d'autres, représentés par eux, c'est à la création d'un Etat où les corps sociaux, les corporations, les conditions réelles soient représentés et défendus. En face de l'hypertrophie du pays légal, la situation révolutionnaire créée en France peut favoriser — au rebours même des tendances marxistes — une résurrection du pays réel.

Feuilletons toujours l'éphéméride de ces jours derniers... Après les anciens combattants, les fonctionnaires eux-mêmes protestent. Le cas ici est plus délicat, mais non pas moins caractéristique. On peut définir une situation révolutionnaire quand ceux-là mêmes qui sont employés au service de l'Etat se révoltent contre l'Etat. Le fonctionnariat, en effet, est (surtout dans une république démocratique) le suprême, le dernier rempart d'un régime. Je ne prétends point discuter ici de la légitimité de détail des revendications des différentes catégories de fonctionnaires, mais seulement constater un fait d'ensemble : les fonctionnaires eux-mêmes regimment. Si favorisés, si choyés que l'on puisse les accuser d'être, ils éprouvent néanmoins l'aiguillon des malheurs publics et semblent moins disposés que d'autres à tolérer qu'on les prolongeât. Si comblés qu'ils aient pu être de certains bienfaits démagogiques, il faut avouer qu'on a trop excité leur appétit ou qu'on n'a plus de quoi satisfaire des mangeurs normaux. De toute manière — et devant ses services même — il faut enregistrer une nouvelle faille de l'Etat, de nouvelles et dangereuses forces dressées contre lui.

Il est d'ailleurs un corps social qu'un régime démocratique et socialisant n'a point coutume de favoriser, c'est l'armée. Elle représente néanmoins le rempart de l'ordre matériel (si l'on fait abstraction un instant des nécessités de la défense nationale). Or, frappée et humiliée par de récents projets de loi, l'armée elle-même paraît réticente. Ce n'est point un officier réactionnaire ou un sous-officier marxiste, mais la grave, la presque officielle France militaire qui, le samedi 21 janvier 1933, déclarait : « L'armée tout entière se sent touchée, écornée et RÉVOLTÉE par de telles mesures ». L'expression était si forte et si spontanée dans le plus officiel des journaux militaires que, sur l'ordre du ministère, par un article de source visiblement officieuse, on essaya, le mardi suivant, de l'atténuer. Elle reste pourtant comme un aveu.

Anciens combattants... fonctionnaires... armée... que reste-t-il à l'Etat actuel ? Comment nier une situation révolutionnaire ?

* * *

Vingt et un janvier, meeting des anciens combattants à Bullier ; 23 janvier, protestation des fonctionnaires... ; d'autres catégories sociales allaient suivre, non moins importantes, non moins résolues. Toutes allaient présenter des revendications « réelles », appuyées sur des mesures de contrainte ou sur des manifestations de rue ; aucune qui pût garder un espoir parlementaire. Ce n'est plus

(et, d'ailleurs, cela l'a-t-il jamais été?) au Parlement que sont représentés et discutés les intérêts concrets et puissants du pays. En face de la crise, le citoyen qui pense à un mouvement, à une mesure de protection ou de révolte, consulte, délibère et agit en dehors et au delà des Chambres. Ce fait aussi est caractéristique d'une situation révolutionnaire par rapport à la Constitution présente : il y a divorce entre le pays légal et le pays réel — et plus que divorce, antagonisme.

Les dates se suivent, les événements se resserrent, les volontés chaque jour plus tendues veulent s'emparer ou frapper. Vingt et un, 23 janvier... Le 25, c'est la campagne française représentée dans toute sa diversité par des délégués qualifiés, qui participe au mouvement. J'ai déjà dit ce qu'avait été l'ampleur de cette manifestation populaire, appuyée — fait assez imprévu pour qu'il vaille d'être noté — par la sympathie parisienne. Vingt-quatre heures plus tard, aux voix populaires se mêlait la voix du président de la Société des Agriculteurs de France, « décidés », disait M. de Vogüé, à s'opposer avec la dernière énergie à des mesures oppressives pour la dignité de la profession et celle de ses membres ». Même réaction dans le sens d'une réforme personnelle et corporative. C'est un sentiment unanime, et non point une agitation de politiciens, qui se trouve ici exprimée. Un peuple, gorgé du mot Liberté, s'aperçoit enfin qu'on l'a peu à peu dépouillé de toutes ses libertés véritables et qu'il n'est guère qu'une abstraction corvéable pour un Etat issu lui-même des puissances absurdes et algébriques du nombre.

Il faut d'ailleurs savoir distinguer cet état révolutionnaire d'une tendance vers le marxisme. Ce n'est point par classes que réagit actuellement la nation française, mais par métiers. Ce n'est point par un instinct et un désir de désordre qu'elle agit, mais parce qu'elle prend conscience que l'ordre actuel n'est qu'un semblant d'ordre, un désordre larvé, socialement le plus dangereux, nationalement le plus meurtrier. Nous dirions volontiers que si l'on peut vraiment nommer révolutionnaire le mouvement qui se dessine actuellement en France, ce mouvement constitue une sorte de révolution pour l'ordre, pour un ordre plus réaliste, plus intérieur et plus humain. Les forces du nombre et de la police conjointes pourront peut-être le retarder; elles ne réussiront point à l'abolir car il exprime la leçon d'une longue période de douleurs, l'âme durcie, saine, mais exigeante de tout un peuple!

Qu'on remarque d'ailleurs la dignité et la spontanéité avec lesquelles il se développe. Le jour où, réunis à la salle Wagram, 12.000 paysans affirmaient leurs droits individuels et corporatifs, la Bourse faisait grève. Nous sommes passés vers midi, par ce jour froid et ensoleillé du 25 janvier, sur l'immense place, grouillante comme toujours, devant les colonnades impassibles. Rien de changé, pas un geste hagar, pas un cri : le silence seul, un silence pesant, lourd, tragique : la protestation muette et grave d'un métier menacé dans tous les rangs de sa hiérarchie — la seule dignité qui convint. Pas une valeur ne fut cotée... le ministère des Finances communiqua à la presse quelques cours fictifs... la cloche brisée ne tinta pas l'ouverture et la fermeture du marché... la grève avait été si totale que les journaux les plus officiels n'osèrent pas enregistrer les cours imaginaires indiqués, par un gouvernement désarmé. A la même heure, près des Halles endormies, la Bourse du commerce était plongée dans le même silence... Dans les ruelles, des groupes compacts de policiers, impuissants d'ailleurs à intervenir contre cet ordre et ce silence. Le même jour toujours, deux heures plus tard, au Quartier Latin, 1.000 étudiants manifestaient dans le même sens, acclamés par le public des autobus et des tramways. Union sacrée dans la volonté et le péril, la décision et la souffrance. La même voix toujours, le même sens (car le silence et les cris composent ici une étrange et noble harmonie) « Changez les hommes, mais encore, surtout, changez les causes ». On retrouvait le mot sous la plume de deux directeurs de journaux : M. Canille Aymard à *La Liberté* et M. Buré à *L'Ordre* ne craignaient point de l'employer : il s'agit bien d'une « crise de régime ».

* * *

Et les choses ne sont point finies!... A l'heure où j'écris, une Chambre en pleine fièvre — un député, indépendant de gauche, M. Henry Haye, me disait : « en plein désarroi » — discute des projets financiers bâtarde, issus d'une Commission des Finances socialiste et d'un ministre libéral! Un quadruple cordon de police

défend les abords du Palais-Bourbon à tout homme non muni d'une carte de presse. Le peuple, d'ailleurs, ne cherche même point à se tenir aux environs du théâtre de la comédie! Il sait qu'il n'a rien à espérer de ce troupeau de rhéteurs où quelques bonnes volontés et quelques intelligences ne sauraient faire la loi au nombre. La nation réelle, repliée tragiquement sur elle-même, comme aux plus sombres jours de la guerre, essaiera de se sauver seule.

Le 28 janvier, 50.000 petits contribuables convoqués à Magic-City et sur les quais de la Seine feront entendre, eux aussi, une voix énergique. Le lendemain, 29 janvier, à la salle Wagram, 10.000 commerçants et boutiquiers décideront la fermeture, en signe de protestation, de plusieurs milliers de maisons parisiennes. Et, si le geste ne suffit pas, a dit M. Nicolle, secrétaire général du *Comité de Salut public*, « les petits commerçants, acculés à la ruine par la tyrannie étatiste, iront au refus de l'impôt ». De telles paroles sont révélatrices d'une situation révolutionnaire, et elles signifient clairement un désir de redressement dans un sens antiétatiste et antimarxiste.

Un observateur attentif n'a point le droit de négliger de tels indices, d'étouffer de tels propos qui expriment une décision. Au contraire, en une heure particulièrement grave, où les réalités immédiates et sacrées (famille, métier, personne) semblent rendre à l'esprit public une énergie et une lucidité, il ne faut pas cesser de marquer que cette crise française (comme d'ailleurs la crise mondiale) a des origines spirituelles. Les remèdes, donc, ne peuvent être conçus que par des cerveaux et des cœurs affranchis des faux dogmes (matérialisme, notamment, dont est issu le libéralisme économique tout aussi bien que le marxisme) qui ont créé les misères publiques actuelles.

Traversant Paris, avant d'achever cet article, lentement, à pied, comme quelqu'un qui veut vraiment prendre contact avec l'âme d'une ville et reconnaître la situation, j'ai rencontré presque sur chaque banc des jardins, dans les encoignures des portes, aux bouches du métro, des centaines de miséreux claquant des dents par une température de neuf degrés au-dessous de zéro! Derrière la gare Montparnasse, près de la place d'Italie, sous les arches du pont de Grenelle, j'ai vu de sombres troupeaux, battant la semelle sous la bise... Misère visible! Et je n'ai pas pu ne pas songer au 550.000 chômeurs du seul département de la Seine. Que de chambres sans feu, de meubles saisis, de douleurs muettes... Misère invisible, cachée!

Voilà ce qu'un régime politique et économique inhumain a fait d'un peuple sage et patient, gai et tenace : un prolétariat désintégré de l'ordre profond de la nation, un prolétariat auquel des bourgeois laïciseurs ont tenté d'ôter même l'espérance chrétienne! Les événements comportent une justice immanente. Il est des démissions de l'esprit que doivent expier les corps. Les échéances ne sont pas loin...

JEAN-PIERRE MANENCE.

Concerts spirituels à Bruxelles

2^e CONCERT D'ABONNEMENT

(SALLE DU PALAIS DES BEAUX-ARTS)

4 et 5 février 1933, à 14 h. 1/2 :

LA PASSION SELON SAINT MATTHIEU de J. S. BACH.

Direction de M. Louis De Vocht, chef d'orchestre des Nouveaux Concerts, directeur de la chorale « Cecilia » d'Anvers.

Solistes : M^{me} Claudine-Marie Boons, des Concerts Colonne et Lamoureux; M^{me} Théodora Versteegh, du Concertgebouw d'Amsterdam; M. Maurice Weyandt, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; M. Willem Ravelli, du Concertgebouw d'Amsterdam; M. Maurice De Groote, des Concerts Colonne.

Chœur des CONCERTS SPIRITUELS et chœur d'enfants de l'INSTITUT NOTRE-DAME de Cureghem.

Location au Palais des Beaux-Arts, de 11 à 17 heures (tél. 11.13.74).

FILATURE et TISSAGE de JUTE

Tissage de **JUTE**, chanvre, lin, etc.

GOOSSENS, Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE. bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CEMENTS, etc.**

84a

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

WÉLÉPHONE 12.76.93

47, RUE DUCALE, 47,
BRUXELLES

QUINCAILLERIE ET FERRONNERIE

Articles de Bâtiments et Meubles
et Fournitures pour Tapissiers

PANNEAUX - TRIPLEX et MULTIPLEX

GROS

E. VANPOUCKE

23-25, rue Limnander, BRUXELLES (Midi)

Téléphone : 21.03.66

Compte ch. post. : 164033

CHARBONS - COKES - BOIS

Anthracites 1^{re} qualité

H. WENMAKERS

257, AVENUE DE LA COURONNE, 257

Téléphone 48.24.82

BRUXELLES

Fournitures en sacs plombés sur demande

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht ;
Parvis St-Gilles, St-Gilles ;
Square Saintelette, 17, Bruxelles ;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek ;
Place Liedts, 18, Schaerbeek ;
Rue du Bally, 79, Ixelles.